This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LES
AMOURS
DE LUCILE
ET DE
DOLIGNY
1.e Partie.
A PARIS.
Chez Le Jay Libraire
rue S.t Jacques.
1760.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1949
OF OXFORD

LES AMOURS DE LUCILE ET DE DOLIGNY.

Par M. DE LAGUERRIE.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD

LES AMOURS DE LUCILE ET DE DOLIGNY.

Par M. DE LAGUERRIE.

PREFACE.

Si je me nomme à la tête de ce recueil, ce n'eſt point avec le titre d'Auteur. Je n'ai fait que ramaſſer & rétablir dans l'ordre qui m'a paru le plus naturel, des feuilles éperſes qui m'ont paru intéreſſantes, & qu'un heureux hazard m'a fait rencontrer. J'ai long-tems douté ſi je ne les publierais point dans l'état de ſimplicité gau-

aux nôtres pour être placées dans des tems ſi reculés ; je ne l'ai pas fait ſans raiſon, & ſans y avoir penſé. La correſpondance de nos Arians eſt-elle réelle ou ſuppoſée, voilà ſur quoi je ne ſçaurais prononcer : ſi j'en juge par bien des lettres, elle n'a jamais exiſté, ſi j'en croyois le ſentiment que j'éprouve à la fin d'une lecture entiére ; j'ai de la peine à imaginer que tout ce que je viens de lire ne ſoit qu'un Roman.

LES AMOURS DE LUCILE ET DE DOLIGNI, OU LETTRES DE DEUX AMANS.

LUCILE A DOLIGNI.

AVEC quelle douceur, mon bon ami, je me rappelle ces jours de trouble & d'inquiétu-

de où je n'aimais pas encore, mais où mon cœur pour la première fois cherchait à aimer ! Mon Dieu ! Quel excès de sensibilité ! & que ce tems ressemble peu au reste de la vie ! Ce n'étaient plus ces jours paisibles qui s'écoulaient au milieu de ma famille dans le sein de l'amitié. Il s'était élevé du fond de mon cœur un orage terrible qui portait le désordre dans mon esprit & le trouble dans tous mes sens. Quel étrange changement ! Aux impatiences que j'éprouvais, je me méconnoissais moi-même. C'était une espèce d'aliénation ; souvent & sans savoir pourquoi,

il m'arrivait de répandre un torrent de larmes. Dieux ! s'il s'en échappait une ſur mon ſein ; quelle émotion elle répandoit dans tout mon être ! Un frémiſſement courait par-tout mon corps, & le rempliſſait d'une douce horreur. Croiras-tu, mon bon ami, qu'un état auſſi nouveau qu'étrange, me jettait dans une ſorte de confuſion, qui me faiſait chercher la ſolitude ? Il me ſemblait que la ſociété de mon pere me plaiſait moins, & que je fuyais volontiers mon amie. Mes pas incertains, m'égaraient dans les lieux les plus ſolitaires, & là mes yeux ne faiſaient qu'errer triſtement ſur tous les objets. On aurait dit qu'il me manquait

encore une moitié de moi-même, & que, dans leur langueur mes yeux la demandaient à la nature. Cependant je revenais à mon pere ; je retournais à mon amie. J'eſſayais s'il ne ſerait donc point poſſible de charmer mes ennuis ; mais ce n'était plus mon pere ; ce n'était plus ma Cécile que je voulais. Qu'il était différent celui-là qu'il fallait à mon cœur ! Quelle idée douce & terrible je m'en faiſais ! Je n'y penſais jamais ſans une ſorte de frayeur, & je ne pouvais m'empêcher d'y penſer.

La premiere fois que je te rencontrai, c'était, tu le ſçais, chez Madame du Roſel. Je ne te dirai pas ce que j'éprouvai ;

j'étais trop émue ; je ne t'avais jamais vu ; & ce que je ne conçois pas, je crus te reconnaître : tu n'étais point pour moi ce jeune homme, étranger depuis si longtems à sa patrie & à ses parens, & nouvellement de retour. Il me sembla que c'était toi avec qui je m'entretenais dans mes songes, toi que je poursuivais au milieu de mes rêveries, que j'aimais depuis si longtems sous des traits imaginaires. Tu ne voyais pas alors avec quelle curiosité mes yeux interrogeaient ton cœur, épiaient tous ses mouvemens sur ton visage. Le son de ta voix, le souris de tes levres, la douceur de tes regards,

rien de toi ne m'échappait, tant mon cœur étoit attentif !

Je ne pouvais te voir que chez Madame du Rosel, & comme je n'avois point l'art de dissimuler, elle ne tarda pas à remarquer mes visites. Elle me voyait triste, lorsque je ne t'y trouvais pas ; mais quels étoient mon trouble & mon émotion lorsque je t'y appercevais ! Je n'en sortais que pour voler, le cœur plein de ton image, chez ma Cecile. Tes moindres discours m'avoient toujours paru autant d'oracles. Que les sons de ta voix surtout m'avoient semblé doux & touchans ! quel enchantement, disais-je à mon amie, ils portent au fond des cœurs !

Que tous ſes traits ſont heureuſement aſſortis pour exprimer le ſentiment de la tendreſſe! Te voilà charmée, me diſait en ſouriant ma prudente Cecile; veille ſur ton cœur, Lucile. Elle a raiſon, me diſais-je, à moi-même; je veux n'y plus penſer, & je lui en parlais encore. Il faut pourtant que je l'oublie, me répetais-je le ſoir en m'endormant... Tu étais mon premier ſentiment à mon réveil.

Mais hélas, tu étais riche, & je ne l'étais point; je vis que mon amour devenant une folie, allait me préparer un malheur invincible; je réſolus de ne te plus voir. Je voulus t'éloigner de ma penſée, & me

bannir de ta préſence. Ah ! je ne ſavais pas quelle néceſſité c'était déja pour moi de t'aimer. Sitôt que je voulus entreprendre quelque choſe contre mon amour, tous mes ſens ſe ſoulevérent contre moi. Je voulus les aſſervir ; ma raiſon s'aliéna, mes forces s'épuiſerent, je tombai malade. Auparavant je n'étais que ſombre & rêveuſe ; ce fut alors que je devins plaintive & malheureuſe. Mes yeux chargés de larmes, ſe tournaient ſouvent vers le ciel. Je l'interrogeais ſur mon bonheur, ſur le ſort de tous les infortunés. Je lui parlais au nom de tous les êtres ſouffrans ; l'Amour malheureux étendait ma ſenſibilité à tout ce

qui ſemblait ſe plaindre de la vie. Je n'étais plus au milieu de la nature, étrangere, indifférente à tout ce qui ſe paſſoit autour de moi.

Avant que tu me fiſſes l'aveu de tes ſentimens, il y avait déja longtems que je croyais avoir ſurpris en toi les premiers traits d'un amour qui cherche à naître. Mais je n'oſais me livrer à ce qu'il y avait de doux dans l'idée de te faire partager le ſentiment que tu m'avais inſpiré. Je t'avouerai que je te croyais plus fait pour plaire que pour aimer. Lorſque tu rompis le ſilence, ſi je ne pus te répondre, ce fut autant de ſurpriſe que de raviſſement. Depuis ce moment,

il n'y eut plus que trouble & qu'obſcurité dans mes idées. Je ne ſçavais ſi je devais te chercher ou te fuir. Ce dont je me ſouviens, c'eſt que je ne pouvais plus ſouffrir le Chevalier de Sainville. Sainville cependant m'avait toujours paru honnête & même aimable ; c'était l'ami de ma mere. Depuis longtems il me rendait des ſoins très aſſidus & très paſſionnés ; & ſi ſon amour n'avait pu intéreſſer mon cœur, peut-être en ſecret flattait-il ma vanité. Je pris également ſon amour en haine, & ſa perſonne en averſion. Importun comme il le devint, il fallait que je lui duſſe autant d'égards, ou que je craigniſſe

autant de manquer à ma mere, pour ne lui pas interdire tout-à-fait ma préſence. Cependant inſtruite par mon propre cœur, je lui aurais du les ménagemens de la pitié; il était ſi malheureux... Mais je l'étais auſſi; & je ne pouvais ſouffrir qu'il vînt ſans ceſſe troubler la ſolitude que je m'étais faite; ſon amour me tyranniſait; il voulait que je ne fuſſe occupée que de lui, & j'étais poſſedée d'un autre.

O ciel! dès ce tems combien il fallait que je t'aimaſſe! Par-tout où tu n'étais point, on me voyait mourir de langueur & d'ennui, je bâillois ſur les plaiſirs que tu ne partageais pas. Dans la ſociété, j'étais devenue triſte & ſi-

lentieuſe : tous les amuſemens m'en paraiſſaient ſi miſérables ! A peine y faiſais-je attention. Tu venais à paraître : comme alors ſe réveillait mon ame ! Ta préſence me rendoit le ſentiment & la vie ? Je voyais mon ſein s'agiter ; je ſentais bruler mes joues, & mon cœur ſuffiſait à peine à la rapidité de ſes mouvemens.

DOLIGNI A LUCILE.

CHERE & adorable Lucile, c'eſt maintenant que je ne doute plus que ton ame ne ſoit faite pour la mienne. Plus je les compare, plus je trouve qu'elles ſe reſſemblent. Que tu me rends heureux en déchirant tout-à-fait le voile qui me cachoit ton cœur! Que tu aurais perdu avec moi, ſi tu avais ſuivi l'exemple de ces femmes ordinaires qui veulent réduire l'amour en ſyſtême, & s'enveloppent toujours d'un nuage aux yeux de leur amant! Je ne peux ſouffrir d'obſcurité entre mon amante & moi; je veux que nos ames ſe voyent l'une dans

l'autre, & s'aiment à découvert. L'amour commence, mais c'eſt la confiance qui acheve l'union des cœurs. Puiſque tu te déclares à moi ſenſible & vraie, ſors de cet univers factice où tous les ſentimens ſe corrompent, s'altèrent dans l'expreſſion, & n'oſent ſe montrer tels que les produit la nature : efface de ton eſprit toutes ces idées de réſerve & de diſſimulation, qu'on inſpire à ton ſexe : oublie tout ce qu'ont pu te dire ceux qui n'ont jamais aimé ou qui n'aiment plus; & laiſſe-toi conduire par ton propre cœur. Après le bonheur d'aimer, le plus grand plaiſir pour mon ame ſenſible, eſt la vue intime d'une ame ſenſible

comme elle. Laiſſons nos amès ſe ſentir & ſe toucher dans toute leur étendue, qu'elles repoſent en paix l'une ſur l'autre. Je ne jouirais qu'à demi, ſi je ne liſais qu'à demi dans le cœur de mon amante. Ce n'eſt pas aſſez pour moi de la certitude générale de ſa tendreſſe ; tous les détails m'en ſont précieux ; tous ſes ſentimens ſont un bien qui m'appartient ; cette confiance mutuelle eſt le charme de l'amitié uni au charme de l'amour ; elle complette le bonheur de la vie, & double réellement notre exiſtence.

Je te l'avouerai, ma Lucile, je brûlais & je tremblais d'aimer. Mon cœur ſentait vivement que

c'était la ſuprême félicité de la vie ; il s'élançait ſans ceſſe hors de moi pour la ſaiſir ; mais je redoutais celle qui me captiverait. Je craignais d'être attiré invinciblement par la beauté, & de ne trouver qu'une âme qui repouſſât ſans ceſſe la mienne. Que je ſerai malheureux, me diſais-je, ſi, enchainé par une paſſion indomptable, je ſuis deſtiné à ne pas trouver le bonheur dans l'Amour même, à en éprouver les tourmens, ſans goûter ce que j'y conçois de plus doux ; & le ſoir même que mes yeux ont rencontré les tiens pour la premiere fois, à la force de l'impreſſion dont je fus frappé, je ſentis bien que mon ſort était

fixé, & ma vie décidée. Ce jour eſt-il heureux ou malheureux, me ſuis-je dit? Son âme eſt-elle réellement auſſi belle qu'elle le paraît ſur ſon viſage? Eſt-elle auſſi ſincère, auſſi tendre que ſes regards le promettent? Eſt-ce une véritable Amante, ou n'eſt-ce qu'une belle femme que je vais aimer? Jour heureux! o divine Lucile! Tes yeux ne m'ont point menti; ta beauté ne m'a point trompé. Non, ne crois point qu'il n'y ait que quatre mois que je t'adore: tu habites dans mon cœur, depuis le moment que ma ſenſibilité développée en a déſiré l'objet. En cela, ſemblable encore à toi, je t'aimais dans l'image que j'en

avais conçue, & à laquelle je te trouve ſi reſſemblante. Nous nous cherchions tous les deux; nous nous ſommes trouvés, ma Lucile, qui pourra nous ſéparer? Mon pere! ô toi! à qui je ne penſai jamais ſans un ſentiment d'amour & de vénération, oublierais-tu le devoir que ce nom reſpectable t'impoſe? Oublierais-tu que la nature t'a chargé de rendre ton fils heureux; que tes droits ſe bornent à l'éclairer, & ne vont point juſqu'à contraindre le choix de ſon cœur? Si la malédiction s'attache aux enfans qui déſobéiſſent à leurs peres, le malheur entreprend le pere injuſte qui perſé-

cute ſon fils. Mon pere, c'eſt une femme ſenſible & vertueuſe qu'il faut à votre fils, & non pas une femme riche que ſon cœur rejette. Ce n'eſt pas pour mon bien que Lucile m'aime; elle m'eut aimé dans l'indigence comme dans la richeſſe. Serais-je moins ſenſible & moins généreux qu'elle? Ne crois pas, chere moitié de moi-même, que je regarde à ma fortune, & que je compte le ſacrifice que je t'en fais; tu m'avilirais dans ton eſprit. Il ne m'arriva jamais de m'applaudir de mon opulence, pas même pour le plaiſir d'enrichir celle que j'aime. Je les déteſte au contraire ces viles

faveurs du ſort, ces richeſſes dont mon pere fait tant de bruit. L'amour que j'ai pour toi me les fait haïr. Ce ſeront elles qui s'oppoſeront à notre bonheur : ce ſeront elles qui ſeront l'unique ſource de nos peines : Combien n'ont-elles pas fait d'Amans malheureux ?

LUCILE A DOLIGNI.

POURQUOI, mon bon ami ; garderais-je avec toi cet eſprit de diſſimulation qu'on reproche à mon ſexe, & que ſembleraient quelque fois excuſer la méchanceté & la perfidie du tien ? Tu m'as trop bien convaincue que je

n'ai rien à craindre avec toi, & qu'entre tes mains ma vie ne ſerait pas plus en ſureté que mon honneur. Ne ſçai-je pas que pour ton propre bonheur, tu voudras toujours laiſſer la pudeur ſur le front de ton Amante ? Tu voudras toujours qu'avec l'amour, l'honnêteté regne dans ſon âme, & que ſon innocence la pare plus à tes yeux que les faibles attraits de ſa beauté.

Tu me dis encore, mon bon ami, que tu maudis tes richeſſes comme un obſtacle à notre union; & moi, je t'en félicite, non pas tant comme un plus grand moyen de bonheur, que pour le plaiſir de voir l'or qui en

avilit tant d'autres, s'annoblir dans tes mains, & faire enfin des heureux. Cependant, ſi je ne conſultais que mes inclinations, ſoit que les douceurs de l'égalité l'emportent ſur le plaiſir de recevoir, même de celui qu'on aime, ſoit que voulant ſeulement aimer je me complaiſe dans ma médiocrité, j'aurais mieux aimé te trouver dans un rang moins élevé. Ce ſerait donc m'avoir bien mal connue que de t'imaginer m'offrir dans tes richeſſes quelques attraits de plus pour mon cœur. O mon cher Doligni ! Que tes vaſtes poſſeſſions s'évanouiſſent, que tes maiſons ſuperbes diſparaiſſent, & qu'il ne te reſte qu'u-

ne ſimple chaumiére, quand ces mains devraient s'uſer à un travail groſſier, & mes yeux dans de longues veilles, pourvu qu'il me ſoit permis de l'habiter avec toi, pourvu que tu t'y trouves heureux avec ta Lucile, tu verras ſi c'eſt du bien qu'il me faut pour être riche, & ſi mon cœur peut encore former d'autres deſirs.

S'il m'arrivait jamais d'ambitionner de la fortune, ce ne ſerait ni pour toi, ni pour ton amante, mais pour tâcher d'en raſſaſier ton pere qui ne calcule que les fortunes, & ne fait eſtimer que l'or, pour ton pere qui regarderait, comme un affront, l'alliance du mien, qui, pour le valoir, n'a pas beſoin des richeſſes qu'il a

poſſédées auſſi bien que lui ; car tu ſauras, mon bon ami, que la fortune de mon pere eſt déchue, que ſa vie fut cruellement agitée, & qu'il eſſuya de grands revers ; là-deſſus, il n'a jamais voulu rompre le ſilence avec moi ; & c'eſt le ſeul ſecret qu'il ait eu pour ſa fille, mais je ſçais & il m'a dit bien des fois, en m'arroſant de ſes larmes, qu'avec lui & ma mere, mon berceau fut long-tems pauvre, errant & fugitif.

O mon cher Doligni ! De quel pere ton amante eſt la fille ? Et que le tien ne lui reſſemble-t-il ? Ce n'eſt pas lui qui nous eût fait un crime de nous aimer ! Ce n'eſt pas lui qui, avec des

mœurs & de la jeuneſſe ne t'eût pas trouvé aſſez riche pour ſa fille. Sitôt que je devins ſenſible, combien de fois, en m'éclairant ſur l'objet de mes penchans, il me dit: » Te voilà dans » l'âge où je me fis aimer de ta » mere, Lucile; ce n'eſt pas ſans » deſſein que la nature a mis de » la ſenſibilité dans ton cœur; » & qu'elle vient d'animer tes » yeux du feu qui leur manquait. » Tu ne dois pas rougir devant » un pere d'un diſcours, qui, » dans la bouche d'un autre, » t'offenſerait, mais qui, dans » la ſienne, ne peut avoir d'ob» jet que celui de t'éclairer » ſur ton bonheur. Ta mere, la » plus vertueuſe de toutes les

» femmes, fut ſenſible comme
» toi: il faut donc penſer comme
» elle à faire un choix, parce que
» Lucile doit être comme elle
» une tendre épouſe, & une bon-
» ne mere. Mais comme tout
» dépend de ce choix, tâchons
» qu'il ſoit heureux «. Après m'a-
voir entretenue des mœurs,
de la religion de l'époux de ſa
fille, il me parlait de la for-
tune, & il me diſait toujours: «
» préfère, ma fille, celui qui
» porte un cœur ſenſible, &
» dont la femme ſera la plus dou-
» ce & la plus riche poſſeſſion.
» J'aime mieux te voir pauvre
» & heureuſe avec l'honnête-
» té indigente que riche avec
» l'homme dur qui n'a que de

» l'or «. Hélas! mon cher Doligni, que ton pere ne penſe-t'il ainſi, & qu'une raiſon auſſi ſaine n'éclaire-t-elle un auſſi bon cœur! Une fois réunis ſous de ſi heureux auſpices, quel bonheur jamais pourrait ſe comparer au nôtre & quelles bénédictions s'éléveraient du fond de nos cœurs! Quels ſoins, & quel tendre hommage! Qu'ils ſeraient aimés; ceux qui nous ont donnés la vie! Sans ceſſe préſens à notre félicité, ils en jouiraient dans leurs enfans, & leurs enfans ne ceſſeraient de leur payer un tribut d'amour & de reconnaiſſance.

DOLIGNI A LUCILE.

SAIS-tu bien, Lucile, qu'on veut te donner une rivale? Il eſt une héritiére jeune & jolie, qui parle de moi d'un ton à inſpirer de l'amour à tout autre qui en aurait moins. On me diſait autrefois qu'elle me haïſſait beaucoup; on me fait entendre aujourd'hui que ſes inclinations ſont tout-à-fait changées; ces deux ſentimens, ſi contraires, ſont également fondés. Jamais je ne fis rien pour me faire hair; je n'en ai pas fait d'avantage pour me faire aimer.

Si je ne craignais de faire in-

jure à ma petite couſine, je croirais volontiers que ce pourrait bien être auſſi l'intérêt, ce grand mobile des choſes humaines, qui attendrit ſon cœur & lui inſpire cette belle paſſion. Ce que je ſçais, c'eſt qu'un procès fameux diviſe, depuis long-tems, nos maiſons, & qu'il eſt de la plus grande importance pour les deux parties que cette longue querelle finiſſe; pour te dire combien mon pere ſurtout le déſire, tu ſçauras qu'il s'agit de la moitié de ſa fortune, tu ſçauras encore qu'hier après dîner, on nous a adroitement ménagé une entrevue. On n'a pas manqué enſuite de me rapporter tout ce qu'elle a dit ou qu'on lui a fait dire d'obligeant pour

moi, & puis on a parlé des avantages d'une pareille union : ma vanité ſurtout a été miſe de la partie, & c'était ma mere qui ayant quelque choſe de plus inſinuant me portait la parole. Dans ce moment tu ne ſaurais croire quels mouvemens de dépit & d'impatience ont paſſé dans mon cœur. Cela ne doit pas t'étonner ; tout ce qui pourrait tendre à m'éloigner de ma chère Lucile, peut-il me laiſſer de ſang froid ? Aux choſes gracieuſes qu'on m'adreſſait de la part de la charmante couſine, j'en ai répondu de ſi polies & de ſi glacées, que celle-là, malgré ſa jolie figure, & toute ſa petite vanité doit croire à ma profonde

indiférence pour elle, où jamais femme n'y croira. On m'en a même paru piqué, & ſans doute on ſerait allé plus loin, ſi, connaiſſant un peu mon caractère, la prudence n'eut ſenti le beſoin des menagemens. Ne fallait-il pas encore ce contretems & ce nouvel obſtacle? Ma chére Lucile, nous ne ſommes pas heureux! Maudite couſine! Ah! Si tu ne veux que je te haïſſe, il faudra bien que tu me rendes ton averſion; & quel que ſoit ton penchant, je te forcerai bien à me déteſter. J'en jure partout l'amour que j'ai pour ma chere Lucile.

LUCILE A DOLIGNI.

AH ! Doligni, que votre lettre eſt cruelle ! Et que le cœur qui l'a dictée était loin de ſentir toutes les peines qu'elle allait me cauſer ! Comment donc avez-vous pu, preſqu'en plaiſantant, m'écrire des choſes ſi triſtes & ſi ſérieuſes ? Aurions-nous une maniere de ſentir, ſi différente que ce qui me donne tant de chagrins, doive ſi peu vous affecter ? Ou bien ne ſuis-je ſeule ſi affectée de votre nouvelle, que parce qu'elle n'importe bien qu'à moi ſeule ? Je ne vous diſſimulerai pas, mon bon ami, que le ton de votre lettre m'a preſque

autant déplu que la lettre même & que je ne m'en ſens pas moins l'âme affligée que des malheurs dont elle ſemble me menacer. Vous m'avouerez que ce ton plaiſant & cette maniére légere, annonce une grande indiférence. Je veux bien cependant ne la pas croire dans votre cœur; le ſeul ſoupçon m'en a été trop affreux, & quand je devrais m'abuſer, il faut encore mieux s'en délivrer & mettre à la place l'idée que je m'étais faite de l'amour que vous m'aviez juré.

Hélas! toujours n'eſt-ce pas folie de ſe détromper, & ſageſſe de remettre le bandeau ſur ſes yeux? Quoiqu'il en ſoit, dites-moi avec ſincérité, ce que vous

penſez de ce nouvel événement. Il eſt impoſſible qu'actuellement vous n'ayez fait vos reflexions. Il ne tient plus qu'à vous, de rendre à votre pere la moitié de ſa fortune, de rentrer vous-même dans de grands biens & de terminer un procès & des haînes héréditaires. Parlez-moi ſans fard, ſentez-vous que votre amour vous affranchiſſe d'une obligation que ſemblent vous impoſer de ſi grands intérêts ? Oh ! Je n'en doute pas ; ſi je connais bien ton cœur & que j'en croye le mien, jamais tu ne préféreras la fortune à ta maîtreſſe ! mais ton pere qui eſt ſi violent quand il a tort, que ne ſera-t-il pas avec une apparence de raiſon

pour lui? Quel droit n'aura-t-il pas de faire valoir ſon autorité? Et de quel poids ſeront ſes repréſentations appuyées de celles de ſa famille! Hélas! Doligni, puiſque nous ne pouvons être l'un à l'autre, pourquoi m'avez-vous aimée? Fallait-il troubler le repos de ma vie?

Quand vous me jurerez que votre pere n'obtiendra jamais ce ſacrifice, Doligni, n'avez-vous pas une mere? Vous l'aimez; comment ſoutient-on les larmes d'une mere qu'on aime? Que lui direz-vous, lorſque effrayée du courroux de votre pere, elle viendra..... Que ſçai-je moi? Peut-être à genoux, vous prier, au

nom de ſa tendreſſe, de ne point troubler la paix de votre maiſon, d'épargner le reſte de ſes jours, & de ſécher ſes larmes ? Et puis les conſeils, les careſſes, les tendres ſollicitations d'une ſœur..... Ah ! Doligni, que je ſuis malheureuſe! Doligni, pourquoi m'avez-vous aimée ?

Et moi je ſuis devenue une fille bien étrange. Je prétendrais entrer dans une famille qui ne veut point de moi. Je me verrai repouſſée de tous les côtés. Je ferais rougir votre mere de ſa nouvelle fille. Non je ne puis ſouffrir le mépris, & je me dois à moi-même de ne point jetter le trouble au ſein d'une famille bien unie, de ne vous point

ravir l'amitié de votre pere & de vous conſerver l'eſtime de vos parens.

Mon honneur même, & la juſtice, peut-être, veulent que j'entre dans leur deſſein contre moi-même. Ne doivent-ils pas vous être plus chers que moi? Leurs droits ne ſont-ils pas plus ſacrés que les miens? Soyez donc, s'il ſe peut, heureux avec votre couſine; je vous rends à vous-même; & vos ſermens n'exiſtent plus... O Ciel! que viens-je de prononcer? Doligni, ſi, dans un moment de *faibleſſe*, j'allais me jetter à vos pieds, & ſi, les baignant de mes larmes, je vous redemandais mon amant; ſi, prenant le Ciel à té-

moin de vos ſermens, je m'oublials juſqu'à charger votre pere d'imprécations & vous accabler de reproches, n'en croyez pas ma douleur; ce ne ſeront pas là mes vrais ſentimens. Quoiqu'il m'en coûte, je ne voudrai jamais que ce qui ſera honnête, & je démens d'avance les outrages que pourrait vous faire un amour au déſeſpoir. Adieu. S'il me reſte jamais quelque conſolation, ce ne ſera que dans l'idée de ce que j'aurais voulu faire pour vous rendre heureux... Adieu encore une fois.

DOLIGNI A LUCILE.

QUE ne puis-je, trop faible amante, te faire expier des craintes qui m'offenſent ! Ce ſerait à l'amour à te punir des outrages que tu lui fais. Comment ne t'a-t-il pas inſpiré aſſez de confiance pour te raſſurer contre des entrepriſes tyranniques ? Tu comptes tous les moyens qu'on peut employer contre nous, & je t'en vois preſque allarmée comme d'un malheur certain ! Tu conçois donc la poſſibilité que nous ne ſoyons pas unis ? Eſt-ce ainſi que je croyais être aimé, moi qui ſens ſi profondément qu'il faut que nous ſoyons

l'un à l'autre, que je laiſſe arriver tous les événemens, ſans les prévoir ni les craindre. C'eſt dans ce ſentiment que je te mande le nouveau projet de ma famille, qui peut, il eſt vrai, embarraſſer, mais qui ne peut changer nos deſtinées & nos cœurs; & peu s'en eſt fallu que tu n'ayes accuſé d'indifférence celui qui ne vit que pour toi. Dis-moi donc, ce qui prouve plus d'amour, ou de cette ſécurité qui ne vient que de la force du ſentiment que j'éprouve, ou de tes inquiétudes & de tes craintes qui ſont toujours une marque de faibleſſe ? Tu montres par-là plus de raiſon que moi; mais ta raiſon vaut-elle mon délire ? Et

tant de prudence & de réflexion s'accordent-elles bien avec beaucoup d'amour ? Lucile, que je me ſens le cœur éperdu ; mais qu'il reſte de prévoyance dans celui de mon amante !

Leurs droits, ajoutes-tu, ſont plus ſacrés que les miens. Quoi ! Après tous les ſermens que j'ai faits, toutes les larmes que j'ai répandues, toutes les proteſtations où j'ai pris mille fois le ciel & la terre à témoin de leur ſincerité, je croirais qu'il eſt pour moi une obligation plus ſacrée que l'attachement éternel que je t'ai juré ! Un pere, diras-tu ? Qui ſait mieux que moi combien il doit être reſpecté ? Mais dois-je devenir ingrat & parjure, s'il l'or-

donne ? Puis-je m'anéantir, me rendre insensible, le dois-je pour lui plaire ? Si désobéir alors était un crime, je n'y connais point de remede, je n'en chercherais pas, il n'y aurait plus qu'à me plaindre, mon malheur serait inévitable.

Mon pere, ma chere Lucile, peut m'empêcher d'être à toi ; il ne me forcera jamais d'être à une autre : il pourrait disposer de ma vie qu'il n'y aura jamais que toi qui disposeras de mon cœur, & ce ne sera encore qu'autant que tu me laisseras t'aimer à mon gré, que tu ne te feras pas de vertus chimériques, & que tu ne m'imposeras point de sacrifices impossibles. Qu'à ce

courage avec lequel tu veux immoler à de prétendus devoirs, tout le bonheur de tes jours, je reconnais bien ma Lucile ! Ce n'eſt qu'à une ame auſſi belle que la ſienne qu'appartiennent de tels ſentimens. Mais, chere moitié de moi-même, as-tu bien *réfléchi*, & ne prends-tu pas ton délire pour de la vertu ? A force d'honnêteté, ne crains-tu point de te rendre coupable ?

Dis-moi, qu'as-tu promis à mon pere, & que n'as-tu pas promis à ton amant ? Et dans le cas où tu ne te croirais pas liée par *des* ſermens que tu n'aurais point dû faire, compare, fille ſenſible, les mécontentemens paſſagers de mon pere, avec l'é-

ternel déſeſpoir de ſon fils : juge-en par ſes ſix mois de larmes, de tranſports, de reſpects pénibles, & de plaintes étouffées, où j'avais la douce eſpérance qui conſole de tout, & que je n'aurais plus ; interroge enſuite ton cœur & n'écoute, ſi tu veux, que la voix de l'humanité.

Et l'amour, la ſeule loi peut-être que nous fit la nature, ſi énergique & ſi néceſſaire au moins, qu'elle comprend tout le bonheur de l'exiſtence, doit-elle diſparaître devant les malheureux préjugés d'un pere aveuglé par l'ambition ? De folles idées de convention qui changent & périſſent comme les hommes qui les ont établies,

doivent-elles faire taire cette voix qui crie éternellement au fond des cœurs d'aimer & d'être heureux. O Lucile ! Judicieuſe Lucile, je vois que la douleur a un moment égaré ton cœur & ta raiſon.

Quelque exaltée que ſoit l'inſatiable vanité de mon pere, je ne déſeſpere pas de le fléchir ; mais quand mes prieres le trouveraient toujours inſenſible, ſçais-tu que ce ſerait encore le reſpecter que de lui déſobéir, & qu'autrement notre vertu même nous rendrait cruels ? Tu ſais combien je ſuis aimé de ma mere ; qui la conſolera lorſqu'éteint & vieilli dans ma jeuneſſe, elle me verra languir & mourir

d'amour & de douleur? Et quand les années auront étouffé l'ambition & les projets de mon pere, penſe-tu qu'alors marchant ſur la tombe de ſon épouſe & de ſon fils, il ne jetterait pas en entrant dans la ſienne, un ſoupir douloureux qui accuſerait notre cruelle obéiſſance? Chere amante, ſoyons vertueux, mais ſoyons-le pour conſerver les jours de ma mere, pour dérober mon pere au remords, & pour ſoulager longtems leur vieilleſſe.

Obéiſſons, mais ſans complaiſance aveugle; ſoyons reſpectueux ſans ſervitude; c'eſt dans nos ménagemens que nous devons montrer notre amour & notre ſoumiſſion. Au lieu de les forcer,

gagnons-les ; emparons-nous de leurs cœurs ; ne négligeons rien de ce qui pourra nous mériter leur compaſſion & leur conſentement.

Je ne ſçai ſi l'amour qui m'inſpire ne me trompe point ; mais je crois ſentir dans mon cœur mille moyens de réſiſter à mon pere, ſans m'aliéner ſa tendreſſe, de lui déſobéir ſans lui déplaire, & de le forcer de conſentir à voir ſon fils heureux. Puiſqu'il eſt pere, il faut bien que la nature lui ait donné des entrailles ; il me verra répandre tant de pleurs à ſes piéds ; j'aſſiégerai ſon cœur de tant de manieres, qu'à la fin j'en trouverai l'endroit ſenſible ; alors il ne pourra

plus s'en défendre ; il faudra qu'il me laiſſe ſon amitié & mon amante ; & quand il t'aura vue, quand il aura ſenti ce charme ſi puiſſant que tu exerces ſur tous les cœurs, ces graces ſi touchantes que te donna peut-être la nature pour fléchir ſes tyrans, crois-tu, quelque endurci qu'il ſoit dans ſes vieux préjugés, qu'il ne ſe laiſſe pas attendrir ? Et s'il était aſſez barbare pour ne rien ſentir .... ſerait-il encore mon pere, & devrais-je lui obéir ?

De Lucile a Doligni.

De ma terraſſe, à cinq heures du matin.

Je te ſalue, ô nature ! Aujourd'hui, que tu me parais belle, & que ta beauté eſt auguſte & touchante ! Hier tu me voyais dans la triſteſſe ; aujourd'hui mon cœur eſt dans la joie. Celui que j'ai fait l'unique objet de mes peines & de mes plaiſirs, a diſſipé mes craintes. L'eſpérance qu'il m'a rendue a répandu la ſérénité dans mon ame affligée.

O mon tendre ami, qu'ici, ta Lettre à la main, je me promène délicieuſement ! Aimez & chantez tendres oiſeaux. S'il ne vous faut que ma voix pour former

un concert qui plaiſe à l'amour ; daignez m'admettre à vos chants. Il m'eſt auſſi permis d'aimer. Mon Dieu ! Que je me ſens de gaité dans l'eſprit & d'enchantement dans le cœur ! Il me ſemble que la volupté s'y précipite par tous mes ſens. Heureuſes ſaillies de mon imagination, laiſſez-moi le tems d'écrire à mon bien aimé... agitée, emportée par le déſordre & l'activité de mes idées, je puis à peine tracer deux lignes de ſuite. Il faut pourtant que l'ami de mon cœur ſache que pour le plaiſir qu'il m'a donné, je lui en prépare un autre. Je veux que les derniers momens d'une ſi belle journée ſoient conſacrés à l'amour : que ce papier vôle lui en porter la nouvelle.

Mais quelle vivacité brille dans ſes yeux? Mon doux ami, que ton imagination ſe prend facilement à de hautes eſpérances! Il s'agit de paſſer la ſoirée enſemble... Mais ſous les yeux de mon pere. Sous les yeux de mon pere, Doligni, mais enſemble.... Tu maudis Sainville. Eh bien, c'eſt à lui que nous devrons encore ce bonheur. Ce pauvre Sainville ſe réjouit de la mort de ſon vieux Oncle, pour pouvoir enrichir une maitreſſe ingrate, qui s'en applaudit pour le plaiſir de le voir s'éloigner d'elle. Il emmene avec lui ma mere, dont il ſent que les conſeils lui ſeront néceſſaires. Tu vois qu'il ne s'entend pas mieux en affaires qu'en

amour. Je reſte donc ſeule avec M. de Menonville (1); puiſque le plus dangereux des hommes a gâté le cœur de ſa fille, puiſqu'elle ne ſent plus le prix d'une ſoirée ſolitairement paſſée avec ſon bon pere. Je veux te faire ſouper avec ta Lucile. Viens à ton heure ordinaire; en préſence de mon pere, j'aurai l'air de t'inviter indifféremment à paſſer la ſoirée avec nous. Toi, tu accepteras; mais prends garde de nous trahir par ton embarras ou par une joie indiſcrete. Mon pere t'aime; tous trois réunis, quel ſouper délicieux! Il ſera frugal, mais il eſt bon de t'eſſayer à l'être. Si nous étions deſtinés par l'amour à habiter quelqu'une

(1) Son Pere.

de ces grottes ſauvages, qu'il ſemble avoir creuſées pour ſervir de retraite aux amans perſécutés, la Nature ne nous offriroit que des repas auſſi ſimples qu'elle, & puis, peut-on faire un mauvais ſouper quand on eſt avec ce qu'on aime, & ſurtout lorſqu'il eſt préparé de la main d'une amante ?

Mon pere ne s'allarme point d'un ſentiment, pourvu qu'il ſoit honnête ; & je ne crains pas d'en trouver jamais d'autres dans ton cœur : Nous ne ſerons point gênés en ſa préſence ; mais ſi dans le ſilence de la nuit, l'amour nous réſervoit un inſtant, où, ſeuls, ſans trouble, ſans témoins, tout entiers l'un à l'autre, nous

ne fuſſions qu'à nous..... Ah Doligni !..... Je ne te promets rien ; mais mon pere eſt dans l'habitude de ſe retirer de bonne heure, & ſa fille à toute ſa confiance... Adieu, je vole à la chambre de ma mere : voici l'heure où elle ſe leve. Adieu mon bon ami.

De Doligni a Lucile.

Quelle ſoirée délicieuſe ! De ma vie je n'éprouvai de plus doux tranſports. Amour ! comme tu as exalté mon ame ! Lucile ! qu'il y a loin de ce que je ſuis à cet état d'inſenſibilité, où je vivais avant d'aimer ! O ma Lucile ! Que mon nouvel Etre te doit de

plaisirs, & quelle source de volupté tu as découverte au fond de mon cœur!

Tu m'avais toujours paru belle! Mais qu'hier tu étais céleste! par quel art inconcevable trouvés-tu le secret de m'enchanter de jour en jour, de plus en plus! C'étaient bien les mêmes graces, mais tu leur avais donné un agrément nouveau; lorsque j'arrivai, tu dus à mon émotion t'appercevoir de leur effet & de ma surprise; le reste de la soirée tu ne faisais encore que t'embellir jusqu'à ce que ton pere venant à nous laisser, tous mes sens furent ravis à la fois.

Pourrais-je te dire ce que j'éprouvai? C'était la premiere fois

que je me trouvais ſeul avec toi. Quel contentement, quelle joie! quelle activité de ſentiment! Comme la douceur de tes regards brûlait au fond de mes veines! Comme l'approche de ta main timide allumait tout mon ſang! Mais la pudeur t'avait couverte de ſon voile ſacré, & le reſpect qu'on doit à la vertu environnait mon Amante.

Eh! Quelle autre jouiſſance aurait valu ces pleurs, dont j'arroſais tes mains, & que ma bouche ſéchait enſuite? Souveraine de mon âme! Quel eſt ton empire ſur moi! Il n'y avait qu'un moment que tous mes ſens étaient émus. Tout annonçait l'impatience de mes déſirs. Tu

deviens plus tendre. Une attitude touchante & des regards attendris me changent auſſi-tôt & me donnent une autre exiſtence. Je ſens toute ma ſenſibilité ſe retirer vers mon cœur; & mon amour devenant auſſi de la tendreſſe, ne s'exprime plus que par des larmes heureuſes ou par des careſſes auſſi innocentes que toi, auſſi chaſtes que tes attraits.

Mais quels furent mes tranſports, lorſque ta bouche s'entr'ouvrant avec grace, la ſageſſe paſſa de ton cœur ſur tes lévres; lorſqu'avec un ſi tendre intérêt, tu m'enſeignais comment il fallait, pour être heureux, concilier la ſageſſe &

les plaisirs, l'honneur & l'amour, & que tu donnais à la fois à ton Amant des leçons de bonheur & de vertu. Un sentiment de reconnaissance & d'admiration saisit mon cœur, & me précipite à tes genoux ; & il fallait bien que tu m'y souffrisses. C'était ainsi qu'il me convenait d'être pour recueillir les tendres effusions de ton âme. Que de douceur dans les paroles qui coulaient de tes lévres ! Ma bouche, qu'attirait la tienne, dans un parfum délicieux, respirait la volupté la plus pure. Amans vulgaires, quand vous avez épuisé vos sens, vous vous croyez heureux. O que de féli-

cirés l'amour ne vous a pas révélées; & qui vous feront à jamais inconnues!

Tout eſt ſéduiſant, ſans doute dans ce qu'on aime, & voilà pourquoi la voix de mon amante donnait tant de charmes à la raiſon même. Ce que je ſçais, c'eſt qu'alors ſon empire eſt inévitable. Oui, ma chere Lucile, il ne te manquait plus que cet aſcendant pour diſpoſer abſolument de moi, & ajouter à mon bonheur. Depuis que je t'aime, dans la foule des ſentimens délicieux que tu m'as fait éprouver, ceux que j'ai ſurtout diſtingués, c'eſt avec l'aveu que tu me fis de ton amour, le plaiſir de reconnaître que mon

Amante n'était pas moins ſage & raiſonnable que je la voyais ſenſible & belle....

On voit, me diſais-tu, preſque tous les hommes devenir infideles, ou s'ennuyer de leurs amours. Raſſûre-toi, ma bonne amie: va, ce ne ſera jamais celui qui, comme moi, aime, parce qu'il a, non pas ſeulement des ſens, mais un cœur plein de ſenſibilité. Non, ce ne ſera jamais celui-là, & ſurtout s'il a éprouvé les délices que tu as fait paſſer dans mon âme. A préſent que mon cœur s'eſt enivré d'un charme ſi doux, dis, pourrais-je me paſſer d'amour? Et quelle autre femme pourrait jamais les aſſaiſonner d'un ſentiment ſi vo-

luptueux ? Si de l'Amant le plus heureux, je ne veux devenir le plus miſérable des hommes, avec quel ſoin ne dois-je pas me conſerver l'être ſenſible où mon bonheur eſt attaché ? Ma chere Lucile, nous nous ſommes trouvés, nous ne nous quitterons plus. Répoſés l'un ſur l'autre, nous parcourrons enſemble les différentes ſçenes de la vie ; nous arriverons enſemble au fatal dénouement & lorſqu'il faudra pourtant nous quitter, nos mains faibles & tremblantes ſe chercheront encore au travers des ombres. Mais que je te revoye encore ce ſoir, puiſqu'il me l'eſt permis, auſſi belle, auſſi charmante que je t'ai vue hier. En-

tretiens dans tes yeux la même douceur ; que les mêmes feux colorent tes lévres & brillent ſur tes joues ; que le même enchantement règne autour de toi ; & puiſque l'amour t'a rendue une ſi grande magicienne, emploie ſur tout un de tes charmes à fixer la rapidité du tems. Il me ſemble toujours que le plaiſir que je goute à m'entretenir avec toi, a dévoré les heures.

De Lucile a Doligni.

TU as si bien fait, qu'à la fin tu t'es établi auprès de ta maitresse. Tu peux à préſent venir ici ſans que tes viſites ſoient ni remarquées ni comptées, & l'on te reçoit à toutes les heures. Voilà comme avec cet air affectueux qui ſemble ne prétendre à rien, tu arrives cependant où tu veux, & vas toujours à ton but. Je t'en remercie, mon bon ami, & avec d'autant plus de reconnaiſſance, que l'importance de grand Seigneur ſemblait devoir toujours nous tenir dans un certain éloignement; il m'eſt bien

doux de pouvoir t'attendre à toutes les heures du jour : voilà un des beſoins les plus preſſans du cœur ſatisfait, celui de voir ce qu'on aime. Craignons, mon bon ami, par nos indiſcretions de nous priver d'un plaiſir qui nous devient de jour en jour plus néceſſaire. Penſe que nous ne ſommes plus ſeulement en préſence d'un pere dont l'âme droite & franche n'a le germe d'aucun ſoupçon, mais vis à-vis d'une mere intelligente dont l'œil attentif t'obſerve & te médite. Aux moindres ſignes ſurpris & ſoupçonnés d'amour nous ſerions perdus. Elle ne te connaît point aſſez pour te ſuppoſer avec tant de fortune, des vues légitimes, elle pourrait te

voir comme un homme dangereux, qui ſous des dehors honnêtes, ſe ſeroit introduit chez elle, pour ſéduire ſa fille & pour établir peut-être le déshonneur dans ſa maiſon. Avec cette idée, il n'eſt point de precautions, il n'eſt point même de parti qu'elle ne prît auſſi-tôt pour nous empêcher de nous voir. Juge donc s'il eſt prudent, s'il eſt honnête même, d'inquiéter, comme tu fais, Sainville, de le railler avec amertume ſur ſon air & ſes amours, & de lui faire ſentir que tu le mépriſes & qu'il eſt ridicule. Ma mere, encore une fois, t'obſerve; & je ſens même qu'elle ſouffre dans Sainville. Pluſieurs fois ſes regards mécontens ſe ſont adreſſés à moi, comme

elle m'eût crue d'intelligence. Pourquoi ton caractère, ordinairement si doux, change-t-il à la vue de Sainville ? Est-ce un homme si dangereux, pour le haïr, ou pour le craindre ? Tu dois le regarder comme un homme qui nous est nécessaire ; ce n'est qu'à son ombre qu'il nous est permis de nous voir. Ses prétentions empêchent qu'on ne t'apperçoive ici, & ma mere, peut-être ne te reçoit avec plaisir, que parce qu'elle me suppose occupée de lui.

Je ne te rassure point sur ma tendresse. Quelles seraient tes craintes ? Pourrais-je donner mon cœur à un autre qu'à toi ? Ne le possedes-tu pas tout entier ? Qui oserais te le disputer ?

De Doligni a Lucile.

QUE tu es cruelle de me tourmenter, pour le plaisir de cet homme odieux, qui contribue au malheur de ma vie! N'est-ce pas assez que sa présence importune, fatigue sans cesse mes yeux sans revoir encore son nom dans tes lettres? Que me parles-tu d'égards? Ne me forceras-tu point aussi à l'aimer? Que je le hais, d'empoisonner tous les jours la douceur que je goûte à te voir! Je le traîne sans cesse à mes côtés: son image insuportable commence à s'établir dans mon cœur à côté de la tienne, je ne pour-

rais bientôt plus l'en séparer; elle me poursuit déjà par tout; & n'est ce pas lui qui a l'air de l'amant heureux, & moi de n'être à tes côtés que pour parer son triomphe & assaisonner ses plaisirs? S'il s'approche de toi, il faudrait volontiers que je m'en éloignasse; il te parle à l'oreille, il te caresse, & je resterais indifférent, je lui sourirais la mort dans le cœur! Tous les jours je vois que son respect augmente d'audace, & la protection de ta mere lui vaudra bientôt toutes les faveurs qu'obtient à peine ma tendresse. Crois-tu que l'empreinte du baiser qu'il laissa hier au soir sur ta joue, soit effacée de

mon cœur? Tu ſentis la plaïe que j'en reçus; du moins tes yeux ſe précipitérent ſur les miens; j'y crus lire un déſaveu; mais était il aſſez marqué? Je n'y vis que de la tendreſſe, il y fallait du dépit. Et où pris-tu cette joie que tu nous étalas le reſte de la ſoirée? J'eſperais de la triſteſſe de ta part, comme une conſolation de la mienne; & une faveur qui me coûtait aſſez cher; & je ne t'ai jamais vue ſi gaie & ſi folle. Si je ſortis preſqu'auſſitôt avec un air tranquille, ſois très-ſûre que je n'en emportais pas moins un trait cruel dans mon cœur. L'indifférence était ſur mon viſage, la rage & le déſeſpoir au fond de mon

âme : voilà donc les doux ſentimens qu'actuellement j'emporte avec moi dans ma ſolitude. Quelles nuits ſuccédent enſuite ! Ah ! Lucile, que le ſommeil ſi bien faiſant pour les Amans eſt loin de l'être pour moi ! Si la nature battue & épuiſée par la violence de mes tranſports, s'affaiſſe & s'aſſoupit quelques heures, toutes les idées de la journée ſe raſſemblent, ſe preſſent, & tourmentent mon imagination ; je rencontre encore mon Rival. L'odieux baiſer du jour ſe reproduit & ſe multiplie dans les ténébres.... Que dis-je ? Un ſonge impudent m'a montré deux fois.... Frappé dans tous mes ſens, je réveille furieux, le

bras étendu pour le percer, je veux m'élancer; un friſſon mortel glace mon ſang: bientôt une ardeur brûlante l'enflamme & le dévore: Le reſte de la nuit je cherche & je ne puis trouver ni calme ni repos; je m'impatiente, j'implore le jour; les heures ſe traînent; l'inſtant où je peux te voir arrive enfin: un ſeul de tes regards diſſipe tous les ſpectres de la nuit. Ta préſence me rend la vie, la paix & le bonheur! Mais cet homme odieux qui s'attache à toi, ne revient-il pas encore affliger ma vue? Sitôt que je le revois, mon âme que tu avais ranimée ſe flétrit de nouveau; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait pour plaire, y porte

des traits empoisonnés, & la nuit phantastique revient tourmenter ton malheureux Amant.

De Lucile a Doligni.

CE n'est donc pas assez de l'ennui mortel d'avoir éternellement à mes côtés un homme que je hais parce qu'il m'aime : il faut encore que tu me fasses un plaisir odieux, de ce qui fait le supplice de ma vie ; tes plaintes sont amères comme le fiel, & elles s'adressent à moi : comme s'il dépendait de ta maitresse d'ôter de tes yeux ce qui les incommode & les blesse, comme si je le pouvais, sans indisposer

mon

mon pere, ſans te trahir toi-même & déchirer le ſeul voile qui puiſſe dérober nos amours aux regards inquiets de ma mere.

En liſant ta lettre, mon bon ami, il m'eſt venu plus d'une idée fâcheuſe; & je n'ai pu m'empêcher de faire quelques réflexions aſſez triſtes. J'admire d'abord, comme avec des peines chimériques, tu te ſoucies peu de faire à ta maitreſſe des chagrins & des déplaiſirs réels; & je vois en cela combien ton bonheur t'eſt plus cher que le ſien. Mais pour ne parler que de la peine la plus préſente, de celle qui touche de plus près à mon cœur, ta lettre, mon bon ami, eſt ſurtout affligeante, en ce qu'el-

le m'ôte la plus douce de mes illusions. Me rendre aimable, afin de me faire aimer, c'eſt, me diſais-je le moyen de le rendre heureux. Partout où eſt l'amour il n'eſt point d'ennui, il n'eſt point de triſteſſe. D'après cette idée, le plus doux de mes ſoins, ingrat, était d'embellir ta maitreſſe; je tâchais avec des agrémens de réparer les défauts de ſa figure; je cherchais dans tes goûts & dans ton cœur ce qui pouvait te plaire d'avantage & je m'en pârais auſſi-tôt. Je n'avais point acquis un ſentiment, une idée, une habitude heureuſe, qu'au moment même je ne m'applaudiſſe d'avoir ajouté à ton bonheur. Dans cette pen-

ſuaſion je m'étais priſe en affection ; je ne me reſpectais pas tant comme moi-même, que comme ton amante ; je m'aimais ſurtout dans la félicité que mon imagination ſe plaiſait à te préparer : & , cruel, c'eſt au moment où je devrais jouir de mes ſoins, que tu les trompes ; tu empoiſonnes la coupe où je voulais t'offrir le bonheur ; aux ſources mêmes de la volupté la plus pure, tu ne bois que le fiel & l'amertume.... Non, je n'ai plus autant de plaiſir à aimer, & tu as détruit le plus grand charme de mon amour.

Mais ne te vient-il jamais de remords ? Ne dis-tu jamais ; mais j'offenſe ma Lucile ; je fais in-

jure à ſes ſentimens ; j'outrage ſa tendreſſe ? Doligni, je veux bien ici diſſimuler & contenir mes plaintes ; mais conviens que tu n'as pas toujours eu les ſentimens d'un homme délicat, qui aime d'autant plus ſon Amante qu'il lui garde au fond de ſon cœur un reſpect plus ſacré. Réponds-moi ; ſi j'étais ton ami & que je te ſurpriſſe des craintes & des allarmes, n'aurais-je pas droit de m'en plaindre ? Je ſuis ton amante ; dois-je être moins ſenſible ? L'amour, eſt-il moins délicat que l'amitié ? Et ſe paſſe-t-il plus volontiers d'eſtime ?

Si je me promis des douceurs en aimant, ce ne fut jamais que

dans une inclination durable ? l'union la plus désirée ne me parut heureuse qu'autant qu'elle était indissoluble. Je te demande sur quoi se fonde un pareil attachement. Est-ce sur une illusion passagère, qu'un moment ou un caprice détruit, ou sur des qualités propres à inspirer de la sécurité & de la confiance ?

Mais ne serait-ce pas plutôt l'excès de mon amour, & la certitude où vous êtes, que je ne puis plus m'empêcher de vous aimer, qui vous font garder si peu de ménagement, & ne seriez-vous pas moins jaloux que cruel ? Non, je ne puis le penser & j'aime encore mieux te croire un fou, un insensé, que le plus

vil & le plus méchant des hommes. Aurais-tu donc remarqué quelque changement dans mon cœur, dans ma maniere d'être avec Sainville ? Autre fois des nuits se passaient, disais-tu, entières & heureuses à t'entretenir solitairement de moi & de nos amours. Si je ne suis point changée, qui t'a fait changer ? Et pourquoi ton Amante, comme une furie qui se serait attachée à toi, trouble-t-elle aujourd'hui ton sommeil ? Te poursuit-elle jusqu'au milieu de tes songes ? Cruel, tu n'oses reposer tranquillement sur la foi de mes sermens, & tu t'agites comme un forcené! C'est l'amour qui te fait expier l'outrage que tu fais à ma tendresse.

Le soir que Sainville s'obstinait à m'embrasser, ne fus-tu pas témoin de ma résistance ? Avait-elle un air feint ? Et lorsque mon pere, en plaisantant, encouragea Sainville, que voulais-tu que je fisse ? Le seul parti que je pris n'était-il pas le seul moyen de me défaire de ses importunités ? Dans le moment même qu'il m'embrassait, ingrat, mon cœur avait fui sur tes lévres; & au travers de ton rire affecté, j'eus la douleur de sentir que le tien se resserrait. Je n'ai plus qu'un mot à te dire; & il doit me suffire; c'est qu'en amour, je ne connais de faveurs que celles à qui le cœur donne le sen-

timent & la vie, & que, si Sainville m'était moins indifférent, je n'en serais peut-être que plus réservée avec lui.

De Doligni a Lucile.

Tu as bien raison, ma chère Lucile, je suis un insensé. Mais c'est toi qui fais ma folie, & cette folie a bien l'air de ne finir qu'avec moi. Je ne me reconnais plus. Qu'est devenue cette précieuse égalité d'ame, qui ne connaissait que les douces émotions de la sensibilité, où les maux les plus vifs perdaient toute leur amertume, où les sentimens les plus cruels finissaient toujours par se résoudre en larmes déli-

cieuſes ? Mon ame ſortait bientôt du nuage de triſteſſe qui l'avait enveloppée pour reprendre toute ſa ſérénité. Maintenant que tu l'as arrachée du point fixe où elle jouiſſait en paix d'elle-même, un feu inconnu dévore mes pleurs : tes regards, ton idée la deſſéchent & la conſument. Ce ne ſont plus des impreſſions qu'elle reçoit ; tous ſes ſentimens ſont autant de ſecouſſes violentes qui la bouleverſent. Il ne reſte plus de milieu pour moi, entre les emportemens du délire & l'abrutiſſement ſtupide ; & je ne ſçai ſi je pourrai long-tems ſuffire à cet état ſi extraordinaire. Toi, je te félicite d'être plus tranquille, &

je m'en étonne. Il faut bien que ton ſexe ait plus que le nôtre, la force ou l'habitude de commander à ſes ſentimens. J'admire avec quel courage tu les raiſonnes, tu les ſoumets aux régles & aux bienſéances; à force même d'épurer ton amour, à force de l'ériger en vertu, bientôt ce ne ſera plus qu'une chimère, ou bien il faudra être un ange pour t'adorer.

Il faut que de cette ſublimité où je te perds, il ſoit facile de maîtriſer ſon cœur & ſon amour. Tu as aſſujetti ta paſſion à une méthode dont elle ne s'écarte jamais. Les jours, les heures où tu me permets de te voir ſont réglés; & quand je vôle ſaiſir ces

rapides inſtans de mon bonheur, dont tu marques ſi près l'un de l'autre le commencement & la fin, je trouve tout arrangé par toi, pour la contrainte & mon tourment. Inſenſé que je ſuis! je m'enivre tous les jours d'un fol eſpoir. Si j'en crois mes doux preſſentimens, aujourd'hui nous ſerons libres & ſeuls. Ah! je pourrai donc tomber à ſes genoux, lui dire combien je l'adore. Hier quand elle me quitta en me ſerrant la main, un de ſes regards parut me le promettre; fauſſe promeſſe que la cruelle n'accomplit jamais! L'émotion voluptueuſe que j'éprouve au moment où je ſuis près d'entrer, finit toujours

par une surprise amère. Mon Amante & mon Rival frappent à la fois ma vue, & déchirent mon cœur entre la haine & l'amour, qu'il faut également étouffer. Quel masque imbécile & embarrassé mon visage doit présenter alors! Tu es bien insensible, si, dans ces instans cruels je ne te fais pas pitié. Si ce n'est Sainville, c'est ta mere, c'est ton pere que je dois redouter. Le matin, le soir, chez toi, à la promenade, tu te fais une étude de me mettre à la géne, dans un cercle étroit où tu étouffes l'ame de ton amant: Moi qui voudrais n'habiter qu'avec toi, ne trouver que toi dans l'Univers, ne voir aucun objet qui

pût distraire ma pensée de toi : depuis six mois entiers, j'attends, j'implore une heure de liberté où mon ame puisse s'ouvrir & s'épancher dans la tienne, où je ne sente autour de moi que la présence de mon amante ; où tout entiers l'un à l'autre, je n'entende que ta voix & ne rencontre que tes regards, où je puisse au moins une seule fois, te serrer dans mes bras, & t'étreindre, à mon gré, contre ce sein où se consume inutilement tant d'amour.

Ne sens-tu point que dès que je ne suis pas seul avec toi, nous ne sommes point ensemble ? La présence d'un étranger met entre nous un intervalle im-

menſe, nos cœurs alors ont beau vouloir ſe rapprocher, ils ne s'uniſſent point ; ils ne font que ſonger à la douleur d'être ſéparés. C'eſt donc en vain que je ſuis ſenſible. Que d'inſtans de bonheur tu me ravis, tu ravis à toi même, par tes funeſtes précautions ! Lucile ils ſont perdus pour toujours ; la vie s'écoule ſans retour ; ton amant ne pourra te les rendre. Dis-moi, cruelle, combien de tems encore as-tu réſolu de me tenir dans cet éloignement & cet abandon inſupportables ? Que veux-tu que je faſſe de la vie ſi je ne vois aucun terme à mes ſouffrances ? Encore ſi j'avois mon ami, je lui parlerais de toi, je me

plaindrais à lui de ta cruauté : il ferait plus sensible que toi à mes maux : ses larmes recevraient les miennes & tireraient mon cœur de son aridité dévorante. Penché dans ses bras, abandonné sur son sein, je lui parlerais de toi, je l'entretiendrais de mes peines, & l'envoyant attendri, mon cœur semait soulagé. Où es-tu, mon cher Dormond, tandis que ton ami est malheureux ? Jamais je n'eus plus besoin de ta présence. Je suis en proie aux rigueurs d'une maîtresse insensible qui s'est emparée de mon ame pour la tourmenter..... Car qu'a-t-elle fait pour moi ? Qu'en ai-je obtenu ? Ne me fuit-elle pas ? Elle me

ſouffre, elle ſe laiſſe aimer. Cher ami, eſt-ce donc ainſi que tu conçois, que tu ſens l'amour... Malheureux Doligni, ta pauvre tête eſt renverſée... Mais quel funeſte preſſentiment vient m'agiter?.. Cher Dormond, n'eſt-ce plus qu'avec ton ombre que je dois déſormais m'entretenir : mer perfide, qui devais me le rendre plutôt, ſi tu ne l'as pas enſeveli rends-moi mon ami; je n'attends plus que lui pour mourir. Oui, cruelle, pour mourir, je ne puis plus vivre ainſi. Tu viendras peut-être alors embraſſer ma tombe; mais Doligni ſera auſſi inſenſible que la pierre qui couvrira ſes cendres; il ſera moins malheureux alors.

De Lucile a Doligni.

Vous voulez exciter ma compaſſion pour vous, & vous êtes ſans pitié pour moi ! Me croyez-vous plus heureuſe ? Je ne penſe qu'à votre tranquillité, & vous ne cherchez qu'à troubler la mienne. Il n'eſt point de preſtige que vous n'employiez pour ſéduire tous mes ſens. Croyez-vous que ce ſoit la plus grande preuve d'amour que vous puiſſiez me donner ? Tantôt des fureurs, tantôt un délire plus tranquille, alternativement de la folie & de la triſteſſe. A quoi bon toutes ces ſéductions pour un cœur qui de lui-même eſt tout à

vous ! Depuis que vous croyez avoir à vous plaindre, & que vous vous dites malheureux, il n'eſt point de forme ſous laquelle votre douleur & votre amour ne ſe ſoient offerts. Ce n'eſt pas que je regrette ni que je vous reproche ma ſenſibilité ; il n'eſt pas juſqu'au moindre ennui que je ne veuille partager avec vous ; mais s'il eſt vrai que je vous ſois auſſi chere que vous le dites & que j'ai de plaiſir à le croire, ne devriez-vous pas me ménager davantage ?.. Mais que me veut donc mon pere ?

P. S. Quel nouveau contre-tretems ! Il faut partir pour la campagne. Un devoir à remplir, ma mere qui l'exige, mon pere qu'il faut accompagner ; fâcheuſe

néceſſité! ne ſemble-t-il pas que tout s'arrange exprès pour nous perſécuter ? Dans mes chagrins, que vais-je dire à mon pere ? Que va-t-il dire de ma triſteſſe ? Mais il faut partir à l'inſtant ; & je n'ai que le tems de t'envoyer cette lettre ; va chez ma Julie ; elle te parlera de moi & des larmes que j'ai verſées & que je verſe encore en ce moment. Ce n'eſt que dans trois jours que nous ſerons de retour. Je n'aurai pas plutôt embraſſé ma mere, que je volerai chez mon amie. Ayez ſoin de m'y prévenir ; je veux t'y voir ; il faut que je te parle ; j'ai beſoin d'être un inſtant ſeule avec toi ; ſa maiſon nous offre une retraite honnête & ſûre.

DE DOLIGNI A JULIE.

QUE de mal, que de bien en un jour, ma chere Julie, & que vous ignorez ! Que d'étonnement ! Que d'attendriſſement ! que de douleur ! Que de plaiſirs vous reporte le commiſſionnaire que vous avez envoyé ! Je plains votre pauvre cœur de tous les ſentimens oppoſés qui vont le fatiguer : le mien n'eſt pas revenu de ſon trouble ; & je ſens encore tout ce que je vous écris.

Vous ſavez avec quelle impatience j'attendais l'heure que Lucile m'avait donnée pour la voir chez vous. La montre à la

main, je calculais, je preſſais, je maudiſſais les inſtans qui me ſéparaient d'elle. Enfin l'heure de mon bonheur allait ſonner; j'allais être; j'étais déjà avec Lucile; je ne voyais plus qu'elle... Arrive un homme couvert de ſueur & de pouſſiére, ſa poitrine enflée ne reſpirait plus; tous les traits de ſon viſage étaient altérés; ſes yeux encore fixes d'effroi annonçaient le malheur; au moment qu'il me parle, j'apperçois ſur lui des traces de ſang... Ah! Monſieur, partons: ſuivez moi, volons à ſon ſecours— Quoi? Où? à N. partons— A ce nom, je friſſonne. Comment Lucile? Ciel! que lui eſt-il arrivé?— Eh! Monſieur n'êtes-vous

pas l'ami?—Eh! oui, malheureux, je le ſuis— De mon maître— Qui ton maître? — Dormond, Monſieur, votre ami—Dormond! m'écriai-je, où eſt-il? Que fait-il? Vite un cheval. Tandis qu'on l'apprête, il continue de me parler de mort... de chûte...de mourant... Je le regarde parler ſans rien entendre, je le queſtionne en déſordre; il me répond de même. De tout ce qu'il me dit, il ne reſte dans mon ame qu'une frayeur horrible & confuſe.

Nous partons, je vôle à mon ami, impatient & tremblant d'arriver. J'arrive, j'entre... Que vois-je? grand Dieu! à la lueur d'une lampe preſque éteinte, en-

tre une femme échevelée, outrageant le Ciel par ſes cris & un jeune homme tenant un enfant dans ſes bras, un homme mourait ! Je me précipite, je l'embraſſe, je me roule ſur lui ; le valet de Dormond s'efforce envain de m'en arracher. Tous mes ſens étaient aliénés; je ne voyais que mon ami ; cependant je me laiſſe entraîner par un mauvais eſcalier, dans une chambre ouverte à tous les vents, & prête à crouler. Mes yeux égarés cherchaient encore un cadavre ; j'entrevois des bras ſortans d'un grabat & étendus vers moi. J'ai à peine la force de m'approcher. Je reconnois Dormond un bandeau ſanglant ſur le front. Je tombe

entre ſes bras ſans mouvement & ſans vie. Je ne ſentais plus ; mon ame était épuiſée & morte. Après m'avoir longtems preſſé ſur ſon cœur, & s'être, pour ainſi dire, raſſaſié de ſon ami, ſes larmes roulant ſur mes joues, ſes tranſports me ranimèrent. Doligni, me dit-il, après une ſi longue ſéparation tu ne m'attendais pas ici. Raſſûre toi, nous vivrons encore enſemble. Depuis que je t'ai vû, je me ſens déjà mieux. Ah ! Dormond ! en quel état je te revois, lui dis je, en collant mon viſage ſur le ſien, & l'arroſant de mes pleurs ! — Tu me plains ! Vois quel Ange le Ciel m'a envoyé dans mon malheur. Regarde, Doligni, combien les larmes

mes de l'humanité & de la vertu enrichiſſent & parent la beauté ! Vôle à ſes genoux, & rends lui graces pour ton ami. Je regarde.. Qu'apperçois-je.. dans la nuit?... Aux pieds du lit de mon ami ſouffrant... Baignée dans ſes larmes, Lucile... Lucile ici ?... je me jette à ſes pieds, j'embraſſe ſes genoux, j'y reſte accablé, anéanti ; ſes bras jettés autour de mon col, ſon viſage ſe penche ſur le mien, je la ſens m'étreindre ſur ſon ſein ; cruelle & chère Amante, m'écriai-je !.... Tantôt immobile & tantôt tranſporté, je la fixais un moment ſans la voir, & puis retombant dans ſes bras, je m'efforçais d'y mourir. Un torrent de larmes

deſcendait en ſilence de ſes yeux & roulait ſur ma joue. Dans un tranſport je me léve, & la ſaiſiſſant dans mes bras, je l'emporte comme un trait au lit de mon ami. La voilà, lui dis-je, c'eſt Lucile. Heureux jour!.... Pardonne Dormond; c'eſt mon Amante que je trouve ici. Vois, qu'elle eſt belle! Vois ſi Doligni eſt heureux.... Tu ſouffres, mon pauvre ami; que t'eſt-il arrivé? Ah! Lucile, quel rendez-vous! quelle journée! Dormond gémiſſait de douleur & fondait en larmes. Il joignit nos mains dans la ſienne & les preſſa pluſieurs fois ſur ſes lévres. Que tu es heureux, me diſait-il, en contemplant mon Amante! &

moi, je ſuis ſoulagé. Lucile avoit les yeux ſur moi, & pleurait en prononçant de tems-en-tems votre nom. Dans ce trouble de tous mes ſens, mes yeux vous chercherent pluſieurs fois autour de nous, mon ame agitée n'habitait que par intervalle les lieux où j'étais; elle repaſſait rapidement ſur toutes les ſcénes de trouble & d'horreur qui l'avaient bouleverſée, & ſe repoſait entre mon Amante & mon ami.

Ce ſonge tumultueux devait finir. On vient nous enlever Lucile. C'eſt de la part de ſon pere; il eſt inquiet, il eſt minuit. Je veux l'accompagner; elle m'ordonne de reſter près de mon

ami; je la ſuis; elle m'échappe. Reſté ſeul avec Dormond, il me fit le recit de ſon malheureux accident. Il était débarqué le matin à Cherbourg. Il avait pris auſſitôt des chevaux de poſte pour ſe rendre près de moi. A deux lieues de Coutances ſon cheval s'eſt abatu. La chute avait été ſi violente qu'il s'était démis une jambe & froiſſé la tête contre un pavé. Sanglant, évanouï, ſon valet le crut mort & ſe déſolait auprès de lui: des payſans qui labouraient leurs champs, étaient accourus à ſes cris. Dès qu'on eut reconnu quelques ſignes de vie à Dormond, on le porta dans cette chaumiére, la ſeule qui ſoit dans

l'endroit. Ils coururent enſuite à la maiſon de Lucile, où l'on diſtribue, avec humanité, ce qui eſt néceſſaire au ſoulagement de la miſere. Ma généreuſe Amante, était venue elle-même au ſecours d'un malheureux. Cependant mon ami qui avait un peu repris connaiſſance, m'avait envoyé ſon domeſtique : voilà, me dit-il, en finiſſant, comme le malheur nous à réunis tous trois. Julie, ma chere Julie, que j'étais loin de m'attendre à ce rendez-vous !

De Lucile a Julie.

Quoique ſéparées, ma chere Julie, nous ne ſommes point abſentes l'une de l'autre. Tu es toujours ſous mes yeux, & je m'entretiens à chaque moment avec toi. Je te vois renfermée dans ton appartement, uſer dans tes mains la lettre de Doligni à force de la relire, & faire à toi ſeule tous les rôles que nous avons partagés dans cette étrange ſçene. Admire-tu, ma chere, comme le Ciel eſt quelque fois prodigue à nous récompenſer de quelque faible vertu? Seule, & chargée d'une mélancolie profonde, mes pas inégaux me me-

naient au hazard, & ſans deſſein le long de l'avenue qui aboutit au grand chemin. J'allais rêvant à ma deſtinée, mettant toujours mon Amant entre moi & l'avenir que je n'oſais enviſager. Des payſans empreſſés ſurviennent, m'annonçent en paſſant l'accident de Dormond; & continuent de courir vers notre maiſon. Lucile, me dis-je, va mériter d'être heureuſe en ſecourant un malheureux; j'y vôle. O ma chere Julie! que l'exercice de la vertu eſt doux dans tous les tems, mais ſurtout lorſque l'ame eſt accablée de triſteſſe! ſecourons toujours de plus infortunés que nous; c'eſt un moyen ſûr de ſoulager nos pei-

nes. Oui, je crois que mon cœur pourrait ſe paſſer d'amour, s'il était toujours occupé à quelque bienfait. A chaque pas que je faiſais pour ſecourir Dormond, je ſentais une peine ſe détacher de mon ame. Lorſqu'il put parler, je me défendis bien de l'interroger ſur ſon nom & ſur ſa fortune. Je me ſouvenais d'avoir lû quelque part qu'il exiſte (*) un peuple où l'on reçoit tout étranger qui ſe préſente, où on lui donne des fêtes pendant trois jours; & ce n'eſt que le quatriéme qu'on lui demande ſon nom. Je craignis, comme ces hôtes généreux, que quelque intérêt

(*) Les Peuples qui habitoient le Nord de l'Ecoſſe.

prochain ou éloigné, ne vint corrompre le plaiſir pur d'obliger. Quelle fut ma ſurpriſe & ma joie lorſque j'apperçus entrer Doligni? Oui, c'était vraiment-là le rendez-vous digne de ſon cœur & du mien. Que je lui ſçus bon gré de ne me pas voir! Que je l'aimais, ſuccombant & épanchant en ſilence ſon ame & ſa vie dans les bras de ſon ami! C'eſt ainſi qu'il m'aime, me diſais je; avec quelle volupté je le reçus enſuite dans les miens! Je ne ſentis point en ce moment les allarmes de la pudeur. Un ſentiment céleſte avoit épuré nos ames. Elles ſe livrerent ſans réſerve l'une à l'autre; je l'embraſſais

comme un enfant, & avec l'innocence d'une mere.

Retournée vers mon pere, je fis paſſer dans ſa bonne ame toute l'émotion de la mienne. Je pleurais en lui racontant une avanture ſi inattendue ; à la peinture des tranſports de Doligni, j'eus le plaiſir de voir ſes larmes ſe mêler aux miennes ; j'eus la douceur d'entendre dans la bouche de mon pere l'éloge de mon Amant. Le lendemain il n'eut rien de ſi preſſé que de me ſuivre à la chaumiére. Dormond était beaucoup mieux. Le trajet était court ; nous trouvâmes le ſecret de l'emporter avec nous ſans aucun danger pour ſon état. Tu penſes bien que Do-

Digni n'a pas quitté ſon ami, & qu'ils ne ſont pas toujours ſeuls. Je partage avec lui le ſoin de ſon cher malade. Il veille la nuit auprès de lui. Le jour, qu'il a beſoin de prendre quelque repos je le ſoulage : ſa reconnaiſſance dont mon cœur n'a pas beſoin, eſt peinte dans ſes regards. Ils ſont auſſi tendres pour me remercier de mes attentions pour Dormond, qu'ils l'étaient pour m'exprimer ſon amour. Tu ſerais enchantée, ma chere, de voir comme ils s'aiment tous les deux. En vérité s'il fallait que Doligni fut preſſé par l'alternative de conſerver Dormond aux dépens de ſa maitreſſe, ou ſa maitreſſe aux dépens de Dor-

mond, je crois que ſon pauvre cœur ſerait bien embarraſſé. Il y a bien des femmes qui en ſeraient jalouſes, & ce ſentiment eſt même aſſez naturel à notre ſexe, amoureux à l'excès des préférences excluſives. Moi, je te jure que je ne ſurprens rien de ſemblable dans mon ame. Je ne ſens point que l'amitié nuiſe à l'amour. C'eſt elle au contraire qui me répond du cœur de mon amant. Les hommes les plus groſſiers peuvent s'embraſer des feux de la paſſion. Un inſtinct commun que la nature imprime à l'ame vulgaire, comme à l'ame ſublime, entraîne les deux ſexes l'un vers l'autre. Mais il n'y a que les ames honnêtes, délicates & ſen-

sibles, qui connaissent l'amitié. En un mot, je dirais volontiers aux femmes : méfiez-vous de l'homme qui n'aime que vous.

De Doligni a Julie.

Quittez, ma chere Julie, la ville & son ennui. Venez respirer l'air libre & pur de nos campagnes. Venez vivre un instant avec la nature & pour l'amitié. Vous aurez sous les yeux le tableau le plus touchant qui puisse vous être offert ; celui de deux amans champêtres qui ont réuni les plaisirs de l'amour & ceux de l'innocence. Venez, Julie ; nos journées

s'embelliront encore de votre présence. Il ne manque plus que vous à notre bonheur....

Je vois dans ce moment votre Lucile qui vous tend d'ici une joue de rose : le sourire vermeil de ses lévres appelle votre bouche, & son cœur palpite d'avance du plaisir de vous revoir. Couple charmant, que vous êtes heureux de pouvoir dans l'innocence de vos cœurs, vous abandonner à vos caresses ! Je serais volontiers jaloux de vos doux transports : votre amitié me paraît plus touchante que mon amour. O ma Lucile ! Si tu veux me rendre heureux, aime-moi comme ton amant, mais

aime-moi encore comme tu aimes ton amie.

Vous vous appercevez sans doute, ma chere Julie, d'un grand changement. Il y a loin en effet de l'état où j'étais à ce que j'éprouve aujourd'hui. Si je ne suis le plus content, je suis au moins le plus heureux des hommes. Mon ami renaît tous les jours; & c'est des mains de mon amante qu'il reçoit la santé & la vie.

Je ne trouve plus assez de sensibilité pour suffire à tous les sentimens que font naître les scènes attendrissantes qui se répetent tous les jours autour du lit de mon cher Dormond! Quelles larmes délicieuses cou-

lent de mes yeux ! Que devient ſurtout mon cœur, lorſque je vois mon pauvre ami, embarraſſé d'exprimer ſa reconnoiſſance, arrêter longtems ſes regards ſur ma maitreſſe, me les envoyer, & puis s'attendrir; & qu'elle enſuite, voyant mon trouble, & ne pouvant plus contenir ſa joie, quitte le lit, vole à moi, paſſe ſur mes yeux humides une main careſſante, fuit & me donne un baiſer que l'amour ſemble voler à la pudeur.

Je n'ai plus qu'une peine, & qui vous paraîtra étrange; peut-être même la traiterez-vous de folie, mais elle n'en ſera pas moins réelle ; je trouve ma mai-

treſſe trop aimable, je voudrais ſouvent qu'elle le fut moins. Plus je découvre de charmes & de perfections en elle, moins je me trouve digne d'être ſon amant, & ce ſentiment me chagrine. Plus je m'efforce de la mériter, plus je ſens combien je ſuis au-deſſous d'elle. Je me reproche alors des facultés trop bornées, & une ame trop vulgaire. Il m'eſt impoſſible de l'aimer davantage, & je ne l'aime pas aſſez. Je crois cependant avoir autant d'amour qu'elle; mais ce n'eſt pas le même. Le ſien porte un caractere de ſenſibilité bien plus touchant, & jamais mes tranſports & mes raviſ-

ſemens n'approcheront de ce ſentiment tranquille & profond que rien ne peut altérer.

Cependant il s'eſt fait une grande révolution en moi ; il ſemble même que ma Lucile ait fait paſſer quelque choſe de ſon ame dans la mienne. Je ne vous dirai point quel eſt l'aſcendant de la vertu ; mais depuis que je l'ai vue donner des larmes au malheur de mon ami, je ne ſuis plus le même, & mon amour eſt changé. Le charme de ſa bienfaiſance s'eſt ſoumis celui de ſa beauté ; & il exerce ſur mon cœur l'empire dont celle-ci tyrannisait mes ſens. Ce n'eſt plus cette inquiétude brulante, cette

ardeur tumultueuſe qui épuiſait & conſumait mes forces; un délire plus heureux, une ivreſſe plus douce ont ſuccedés. Je jouis de mon bonheur, un feu ſéditieux ne le dévore plus. Je peux goûter en paix tous mes ſentimens; j'y repoſe mon cœur; je l'en pénétre; quelquefois, il eſt vrai, des larmes coulent; mais cette triſteſſe me plaît. Je ne ſçai quelle volupté y trouve mon amour.

Lucile qui s'eſt apperçue du changement, cherche à le prolonger. Sa voix a pris un accent plus doux; ſes yeux un regard plus touchant: ſes careſſes ſont devenues moins timides & moins réſervées; mais je ſens qu'elle

ne ſe livre davantage que pour encourager ma retenue ; ces faveurs ne ſont que des privations ; mais qu'importe, pourvu que je ſois heureux ? Venez, volez, ma chère Julie. Le plus reſpectueux des amants, & l'amante la plus tendre attendent avec une égale impatience la meilleure des amies.

LUCILE A JULIE.*

QUE ne puis-je, ma chere Julie, partager avec toi tout mon bonheur ! Depuis que nous ne nous ſommes vues, tu ne ſçaurais croire dans quel contentement vit ta folle amie. Toutes les inquiétudes dont j'affligeai ſi ſouvent ton cœur ſenſible, ſont enfin diſſipées, & par une ſuite de la folie qui faiſoit mon malheur, je ſuis auſſi heureuſe, que tu m'as vue inquiette & déſeſpérée.

* Parmi ces Lettres très-mal en ordre, on a trouvé beaucoup de réponſes de l'amie ; mais comme il y en avait beaucoup de perdues, on a cru qu'il fallait auſſi bien les ſupprimer toutes.

Je te l'avouerai: ma vertu qui ne me rassurait pas assez contre les emportemens de Doligni, l'idée affreuse de renoncer à tout pour me le conserver, & le désespoir de le perdre peut-être ensuite pour lui avoir tout sacrifié, son pere, le mien, tout jettait mon ame dans un désordre & une confusion d'idées qui l'oppressaient: mon cœur ne vivoit plus que d'inquiétudes & de tristesse; mais heureusement je respire, & mes craintes n'existent plus.

Cet amour, avide de plaisirs, qui ne s'attendrit ni par les plaintes ni par les larmes, a fait place dans le cœur de Doligni à une affection plus douce & plus généreuse. Je le vois enfin se pré-

férer ſa maitreſſe ; & il n'exige plus que mon innocence paie à ſon amour les ſoins qu'il me rend, il eſt ce que je voulais qu'il fut, heureux par le ſeul plaiſir d'aimer. Si ma bouche lui accorde quelque légere faveur, c'eſt une grace qui le met à mes genoux, & non pas un droit dont le refus l'irrite. A voir même ſon dévouement, on dirait que je pourrais diſpoſer de ſa vie comme de ſon cœur. Oh ! que ce tendre ſacrifice me le rend encore bien cher ! Julie ! C'eſt maintenant que je l'aime.

Hier je le tenais dans mes bras. Laiſſant pencher ſa tête ſur mon ſein, ſi tu l'avais vu, les

yeux pleins de larmes, comme il me demandait ce que je voulais ordonner de lui. Me voilà, disait-il, je suis à toi ; je t'appartiens, disposé de moi ; rends-moi heureux, si tu veux, autant que tu voudras, ou tout-à-fait malheureux, comme il te plaira, je ne m'en plaindrai seulement pas ; je t'aimerai toujours, toujours, avec le même désintéressement, quand je devrais mourir.

Ma chere Julie, que tant de générosité excite la mienne ! & que sa faiblesse me laisse peu de force ! Je voudrais pouvoir lui en dire autant, mais ma bouche n'ose prononcer ce que mes yeux expriment. Je me contente de le couvrir de baisers, &

de

de le laiſſer un inſtant reſpirer ſur mes levres. Je te vois prendre un air grondeur. Julie, aurais-tu la cruauté de blâmer ce peu d'indulgence ? Ne ſerait-ce pas ingratitude de ne lui accorder aucun contentement ? Et n'y auroit-il pas de l'inhumanité à le laiſſer mourir victime d'un amour trop généreux ? Je te vois ſourire, méchante amie ; mais quoi que tu puiſſes en penſer, je veux donner ſoulagement & récompenſe à mon bien aimé, & je veux que ces faveurs tournent encore au profit de ma vertu. Si tu voyais comme il eſt devenu tendre & reſpectueux, ſi tu entendais toutes les proteſtations de l'être toujours, & qu'il ne fait

pas à moi ſeule, mais même à ſon ami, comme s'il voulait conſacrer les ſermens qu'il fait à l'amour par toute la vénération qu'il a pour l'amitié. Je ſuis ſûre que ta ſageſſe, toute ſévère qu'elle eſt, ne pourrait que ſourire & applaudir à nos innocentes careſſes.

Enfin il m'a inſpiré tant de confiance, que je ne ſens pas plus d'allarmes avec lui, que je n'en ſentirais avec toi; & depuis que Dormond eſt aſſez bien pour n'avoir rien à craindre de ſon accident, je me promène, je m'égare avec lui, avec autant de ſécurité que j'en aurais avec mon pere; je partage même aſſez ſouvent la fatigue de ſes

promenades, & je me perds avec lui dans les lieux les plus isolés; car tu ſçais que c'eſt un goût particulier aux amans d'aimer les endroits ſolitaires; & ſelon mon cœur, rien n'effarouche moins l'amour, qu'une nature d'un aſpect un peu ſauvage.

Tu te rappelles ces roches antiques qui bordent nos campagnes? Eh! bien, c'eſt-là que nous allons le plus ſouvent nous parler d'amour. Ces belles retraites ont un regard ſi impoſant; elles ſaiſiſſent le cœur d'un reſpect ſi religieux, que nous allons y répéter à la face des cieux, les ſermens que nous devons un jour faire aux Autels. Il ne nous y manque qu'un témoin

aussi cher, aussi respectable que toi, & souvent dans mes transports je t'appelle; mais tu n'oses te distraire un moment de tes moindres devoirs, pas même pour ta meilleure amie.

Quand ta vieille tante aurait un peu grondé, tu aurois dû venir nous voir; je te haïrais volontiers de pouvoir te passer si longtems de ta Lucile; ou si je te le pardonne, ce n'est qu'en faveur des visites assidues que tu rends à ma mere. Il n'y ayait que toi qui pût la consoler de l'absence de sa fille. Son époux qui est à la campagne au milieu de ses bons villageois, & qui a trouvé l'occasion de faire le bien, est content, & ne regrette

que de n'être pas auprès de ſon épouſe. Sainville n'eſt donc pas encore de retour ; elle trouve ſans doute que ſa famille le garde longtems. Mais, quelle que ſoit ſon impatience, je ſuis ſûre qu'elle n'eſt point égale à celle de Sainville. Adieu, ma bonne Julie : embraſſe ma mere mille fois pour Lucile. Je ne me conſolerai de quitter la campagne, que par l'idée de te revoir & de retrouver ma mere. Je te promets d'ailleurs de t'écrire ſouvent afin de t'intéreſſer, au moins de loin, à nos amuſemens. En te les racontant, je les partage avec toi ; & c'eſt en jouir doublement.

De Lucile a Doligni.

En revenant de la promenade, mon cher Doligni, tu me disais que la fatigue me promettait un sommeil profond pour cette nuit, & qu'à force de lasser & d'épuiser tous mes sens, je me dérobais peut-être quelque songe heureux, & à toi, le bonheur d'en être l'objet. Cependant voilà la nuit fort avancée, & le repos est encore loin. Je ne sçai pourquoi mon imagination trop éveillée, le repousse loin de mes yeux. Sans doute que trop ébranlée encore par les objets qui l'ont affectée aujourd'hui, elle entretient trop de vie & d'acti-

vité dans mes idées ; elle me reporte aux lieux que nous avons parcourus enſemble. J'aſſiſte encore à tout ce que nous avons vû. Je me trouve préſente à des choſes éloignées ; & je ne ſçai par quel effet merveilleux je les vois, je les ſens, je les touche pour ainſi dire encore. En repaſſant malgré moi ſur toutes ces impreſſions involontaires, je voudrais pouvoir au moins en parler avec toi ; mais tu dors actuellement ; & le ſommeil te verſe ſes paiſibles faveurs.... Ah ! dormez, heureux amant, dormez ; & vous, eſprits bienfaiſans de la nuit, couvrez le de vos aîles ; amenez autour de lui les ſonges rians, & chaſſez les ima-

ges funèbres ; parlez-lui de ſon amante ; mais prenez garde de l'éveiller. Je vais m'occuper à lui écrire, en attendant que le jour le rende à nos doux entretiens....

Comme l'Amour, mon bon ami, transforme tout à ma vue ! Je croirais volontiers qu'il m'a donné d'autres ſens ; autrefois j'étais allée dans tous les endroits que nous avons parcourus enſemble ; je m'étais aſſiſe avec mon amie au ſommet de la falaiſe ; ſa main m'avait ſoutenue penchée ſur l'abîme ; mon œil étonné en avait meſuré toute la profondeur ; j'étais enſuite ainſi qu'avec toi, deſcendue avec elle dans la plaine, & les belles eaux

de la Sioule nous invitant auſſi à nous regarder dans leurs glaces fugitives, nous avaient également retenues ſur leurs rives fleuries ; mais que je portais alors des penſées, un cœur & des yeux bien differens ! Sur ce vieux rocher où nous nous diſions l'un à l'autre avec tant d'attendriſſement : » Pourquoi n'a» vons-nous qu'un moment, » pendant que d'autres êtres » épuiſent des ſiécles « ? Elle & moi ſemblables à des enfans, nous ne penſions qu'à folâtrer & rire. Nous nous amuſions enſuite à voir nos baiſers répetés & roulans, ſe jouer & fuir dans les ondes, & je ne ſongeais pas avec quelle viteſſe s'écoulait la vie !

l'impreſſion que je recevais alors de tous ces objets de la nature, ne reſſemblait en rien aux ſentimens qu'ils m'inſpirent aujourd'hui. C'était une joie vive, une gaieté folle, & non point cette influence mélancolique qu'ils épanchent ſur mon ame, depuis qu'elle s'eſt ouverte à la tendreſſe.

Je ne ſçais comment ils prennent ſous mes yeux un air ſi touchant; mais je trouve dans leurs formes & leurs attitudes quelque choſe de ſi attendriſſant, que je ne puis les contempler ſans ſentir couler des larmes. Hélas! Si tout ce qui m'entoure n'eſt ainſi changé que parce que mon cœur n'eſt plus le même; & ſi ce

n'eſt que dans nos affections diverſes que tous ces objets de la nature prennent les couleurs ſous leſquelles ils ſe peignent à notre ame, que les hommes, habitans d'un même monde & ſous les mêmes cieux, doivent avoir un univers bien different ! Que le jeune homme qui porte la vie, & le vieillard qui la traîne, s'en ſont fait des idées qui ne ſe reſſemblent gueres ! Et pour ne parler que de ton amante, le jour ne ſe leva pas toujours auſſi pur, auſſi ſerein pour elle... & qui ſait ſi toutes les aurores qui repoſent encore derriere cet horiſon, où je vois monter les premiers traits du jour, ſortiront auſſi belles que celle qui vient d'éclore ?

C'eſt donc ainſi qu'en réflexions & douces rêveries, la nuit s'eſt écoulée ; elle a déja plus d'a moitié replié ſes voiles, & je ne m'en étais pas apperçue. Quand je ſuis avec toi, mon bon ami, ou que ſeulement je te parle dans ma penſée, tout à diſparu, & le tems même eſt oublié... Mais ne ſemble-t-il pas que le ſoleil ſe hâte à deſſein de preſſer le retour de mon amant ? A l'inſtant où je le vois naître, il ouvre peut-être ſes paupieres ; il éveille la tendreſſe dans ſon cœur, & fait dans ſes veines circuler l'amour & les tendres deſirs. Douce puiſſance, fais-lui partager les heureux mouvemens qui agitent mon ſein. Après ſon ſommeil, fais-lui

retrouver une exiſtence chérie: qu'il s'aime autant que je m'aime moi-même en ce moment! Ciel! Quel intérêt & quel plaiſir mes ſens prennent à l'approche de mon amant! Mais voyons ſi mes joues ne ſont point décolorées; mon tein eſt un peu pâle, mais il eſt frais; & la langueur de mes yeux ne peut lui déplaire; courons au roſier que j'ai conſacré à l'amour, & qui ne fleurit plus que pour mon amant. Je veux cueillir ſon plus beau bouton; je veux que cette main le lui préſente. S'il me devine, & qu'il ſaiſiſſe l'occaſion d'un baiſer, j'arroſerai tous les jours le joli roſier. Si je ne ſuis pas

entendue de mon amant, & que l'amour ne l'inſpire pas, je veux que dans mon dépit mes mains furieuſes en arrachent, en déchirent toutes les roſes.

LUCILE A JULIE.

QUELQUES bonnes raiſons que j'euſſe d'être avantageuſement prévenue ſur le compte de Dormond, je ne t'en ai encore rien dit, parce que, ſans prétendre à l'honneur de bien obſerver, ce n'était pas ſur quelques jours de douleur & de néant que je pouvais le juger; je voyais ſeulement qu'il avait une ame forte, accoutumée avec la douleur & s'étonnant peu des événemens les plus biſarres. Aujourd'hui qu'elle eſt rendue à elle-même & que le mal n'en défigure plus les traits, ſans prononcer ſur lui, je te dirai ce que j'en penſe.

Son caractère, autant que je puis m'y connaître, est celui d'un homme qui, né avec de grandes passions, a trouvé de grands obstacles, & s'est long-tems essayé avec le malheur. Des épreuves violentes où il l'aura mis, il est résulté dans son esprit une indifférence raisonnée sur tous les événemens. Il a vu le bien & le mal se toucher de si près, qu'il s'est presque accoutumé à les confondre & il les regarde à peu près du même œil. Cette insensibilité pour lui-même n'exclut pas un grand fonds d'humanité pour les autres. En général il estime peu les hommes; mais il les aime; il les plaint. Il faut qu'il ait déjà rencontré de grands cri-

mes ſur la terre, & qu'il ſoit bien familiariſé avec la méchanceté humaine ; car je le vois toujours ne s'étonner de rien. Pour ſa figure, elle n'eſt pas déſagréable ; ſes yeux ſont très-vifs & ſon air eſt froid ; tu trouveras plus de fierté dans ſes traits que de graces & d'aménité. Je conçois cependant comme on peut l'aimer, & je crois même qu'il ne déplairait pas aux femmes : ſon parler eſt rare & ſententieux, à moins cependant qu'il ne s'agiſſe de la vertu & de ce qui honore l'homme à ſes yeux. Alors ſon ame ſe déborde ; c'eſt un torrent, & ſon geſte n'eſt pas moins attachant que ce qu'il dit ; mais tu en jugeras mieux

ſur quelques traits que je vais te rapporter.

Hier, nous eumes la plus belle journée, & le ſoir nous nous étions réunis tous les trois. Le beau moment, m'écriai-je, dans la joie de mon cœur ! C'eſt celui de l'amour & de l'amitié, reprit tendrement Doligni. Dormond nous propoſe d'aſſiſter au coucher du Soleil. Depuis ſon accident il n'était pas ſorti, mais il n'y eut pas moyen de le retenir. Il lui tardait trop, diſait-il, d'aller ſe rejoindre à la nature, & ſe réunir aux objets de l'Univers. Il fallut donc le conduire, le plus doucement que nous pûmes, ſur cette petite éminence que tu connais, & où les heures s'é-

coulaient si facilement au milieu de nos doux entretiens.

Nous nous y étions pris un peu tard ; lorsque nous arrivâmes, il ne restait plus, du globe étincellant que quelques traits qui s'échappaient encore au-dessus de l'horison. Plus loin le jour se perdait déjà dans les ombres & le silence s'apprêtait à régner ; seulement quelques oiseaux achevaient de chanter leurs derniers airs, pendant que le laboureur, appuyé sur sa charrue, tournait ses regards vers la cabanne où l'attendaient sa femme & ses enfans.

Ma chere Julie, si tu avais vu Dormond... Que sentait-il donc? Que pensait-il ?... comme ses

ſourcils devinrent fiers, ſes attitudes énergiques! Quelque choſe de divin ſemblait briller dans ſes yeux. On eût dit que de cette hauteur, il aſſiſtait aux miſtères ſacrés de la nature. A l'air dont il promenait ſilencieuſement ſes regards autour de lui, on ſentait qu'il était reſté ſeul & que nous étions diſparus. Doligni à ſes côtés ſemblait reſpecter ſon ſilence; mais Dormond l'appercevant enfin, & le ſerrant dans ſes bras, comme s'il eût été inſpiré: ô mon ami, s'écria-t-il! la nature & toi, & je ne vois plus rien qui mérite d'occuper mon ame.

Voilà mon pere, m'écriai-je: il venait au devant de nous. Sous

des cheveux blancs, il conserve encore, reprit Doligni, la fraîcheur de la jeuneſſe. C'eſt qu'il a la paix dans l'ame, ajouta Dormond; les remords de la vieilleſſe & la crainte de la mort n'ont point ridé ſon front. Je courus l'embraſſer; ſon cœur était ému; je ſentis ſur ma joue couler une larme paternelle. Ma fille, me dit-il, mon cœur eſt dans la joie: ma fille, embraſſez encore votre pere. Je viens de ſoulager deux malheureux; toutes les fois que je fais du bien, il me ſemble que je vous en aime d'avantage; & c'eſt, ajoûta ce bon pere, la plus douce récompenſe que le ciel puiſſe m'accorder. Dormond qui s'était appro-

ché, vit des pleurs aux yeux de ſon ami, il ne fit que dire; tu as encore des larmes; & moi, je ne pleure plus... Voilà le mot; mais je ne puis te rendre ni l'air ni l'accent.

A la maniere dont ils s'affectèrent tous les deux, je vois que Dormond, eſt plus ſenſible peut-être que Doligni, mais ſa ſenſibilité eſt plus concentrée & moins communicative. Il faut que le plaiſir ou la douleur lui donnent de fortes ſecouſſes pour l'arracher de ſa ſituation tranquille. Mais enfin tu le verras. Le premier ſentiment qu'il t'inſpirera, ſera de l'eſtime & du reſpect plutot que de l'amitié; mais ſon commerce enſuite t'attachera. Sans

ſoins, ſans complaiſance, il a quelque choſe qui plaît & qui gagne le cœur; ſes mœurs ſont auſſi ſimples, auſſi ingénues que l'eſt la vérité dans ſa bouche. Enfin pour te dire ce que je ſais de plus flatteur pour lui, il a mérité l'eſtime & la bienveillance de mon pere. Adieu, ma chere Julie. Je compte te revoir bientôt. Quoique nous ſoyons ici tous heureux, & que jamais ſociété ne fut mieux unie, nous parlons tous de retour. Doligni, mon cher Doligni, conſerve toujours avec moi cette ſenſibilité douce, qui donne au deſir même l'air ſatisfait de la jouiſſance. Adieu encore une fois : prépare-toi à embraſſer la plus tendre des amies.

P. S. Tu me dis donc, que Sainville n'eſt point de retour, & que ſa famille veut abſolument le marier. Si nous perdons Sainville, comme il y a apparence, j'en ſuis fachée pour ma mere, qui l'aimait : pour mon compte, je ne le regrette pas beaucoup. c'eſt un honnête homme, mais bien ennuyeux. Cependant, je félicite celle qui doit devenir ſa compagne; il ne ſera jamais un Amant aimable, mais c'eſt de quoi faire le meilleur des époux. Je lui connais toutes les qualités néceſſaires, pour rendre une femme heureuſe.

DOLIGNI A LUCILE.

O Ciel ! dans quel abîme de maux je viens de me replonger, & quelle a été mon imprudence ! Lucile, voudras tu me la pardonner ? Serais-tu ſans pitié pour des maux qui me viennent de toi ? Je ſuis inexcuſable peut-être ; mais je ſuis ſi malheureux... Je ne cherchais pas à rallumer les feux qui me dévorent ; je ne voulais que voir dans le jour doux & ſombre de la nuit, ma maîtreſſe repoſant dans les bras du ſommeil. Voilà tout mon crime ; de-là, tous mes malheurs. Ecoute ſi je cherche à t'en impoſer.

La nuit était belle, & mon cœur éveillé par l'amour, j'ai resté quelque tems à ma fenêtre ; j'y rêvais de ma Lucile ; Agathe entre légérement chez toi, sort de même & laisse la porte entr'ouverte ; elle dort, me dis-je, actuellement : cette idée en réveille une autre. O Lune, m'écriai-je, que tu dois éclairer un sommeil doux & tranquille ! mon imagination te peignait trop belle à ma pensée. Je ne pus plus résister au désir de te voir.

Jamais d'ailleurs, je n'éprouvai moins de cet amour que tu condamnes. Je ne sentais couler que des larmes douces. Jamais enfin je ne me sentis mieux dis-

posé à t'adorer, comme tu veux l'être. J'avance quelques pas timides & tremblans vers ta porte; mon cœur palpitait plus fort, & mon sang s'allumait : je m'arrête un instant suspendu entre la crainte & le désir : le désir m'entraîne, & je me glisse dans ton appartement. En entrant, je ne sentis que la crainte de t'éveiller, & je n'osais d'abord respirer. Mais le voile paisible que le sommeil avait répandu sur tes yeux me rassura. J'éprouvais une sensation délicieuse ; je me trouvais seul dans un endroit plein de mon amante. Je dis à mon cœur : elle dort, calme toi, & que la crainte ne trouble point tes douces agitations.

Enſuite je m'approchai de ton lit. O Lucile! que tu étais belle! Je te vois encore telle que tu m'apparus dans cet heureux moment: toute la douceur de l'aſtre de la nuit était deſcendue ſur ton viſage; le coloris de tes joues s'éteignait un peu dans l'ombre, mais que la blancheur de ton tein avait, je ne ſais quoi, de bien plus touchant! que je me ſentais heureux! que j'étais fier de tant de beautés. Je t'adorais en ſilence, je te faiſais, au fond de mon cœur mille proteſtations d'amour, mille careſſes innocentes; mon imagination te volait mille baiſers dont ta vertu n'avait point à rougir.

Cependant tous mes ſens ſe

taiſaient encore, mon ame jouiſſait ſeule, & te contemplait dans un raviſſement tranquille ; comme elle dort, me diſais-je ; c'eſt ainſi que repoſe la volupté ſatisfaite & heureuſe ; c'eſt ſon ſouris qui erre ſur cette bouche divine. Pour te mieux adorer, je me laiſſe tomber à genoux ; plus près de toi, je voulus reſpirer ton haleine. Je m'approche encore. Je conduis en ſilence ma bouche au ſommet de tes lévres ; parfums les plus exquis, eſprits les plus purs des fleurs, qu'êtes-vous auprès de l'haleine de mon amante ? Quelle joie voluptueuſe ſe gliſſoit dans mes ſens ! un reſte de raiſon veillait encore ; mais un charme

indomptable me gagnoit malgré moi. Le ſouffle de tes lévres, ma Lucile, me pénétrait d'une vapeur ſi enivrante, que tout mon Être en tomboit dans une langueur extatique; je me ſentais défaillir de plaiſir.

Je ne veux plus que lui donner un baiſer, me diſais-je, & je me retire, mais comment ſans t'éveiller! je m'avançais, je m'éloignais, & le déſir augmentait. Sommeil, ayez pitié de moi, diſait mon cœur affamé, & je ſuſpendais le baiſer ſur tes lévres. O Dieu! quel plaiſir! mais quel ſupplice! je pouvais & je n'oſais l'appuyer, & il reſtait toujours imparfait... Mille fois trahi par moi-même & n'y

pouvant plus tenir, j'allais à la fin le riſquer... Fille céleſte.. Oui, dans ce moment j'ai vu un ange; il me ſouriait amoureuſement. Un de tes bras, ma Lucile, s'eſt étendu vers moi, & tes joues ſe ſont animées de l'incarnat le plus vif; ton ſein s'agitait mollement ſous la toile, & une douce roſée pénétroit le tiſſu délicat de ta peau; tes yeux s'entr'ouvraient, languiſſaient & mouraient. Déjà, tous mes ſens étaient palpitans... Au milieu d'un doux frémiſſement ta bouche avec des étincelles de feu, ſemble exhaler ton ame & ta vie.. O Dieu! que devins je? Mon imagination s'enflamme, mes veines bouillonnent, mon cœur

& mes ſens ſe confondent ; mes regards déchiraient déjà tes voiles. Mais Dormond... mais ton pere... Toi, l'hoſpitalité, mes ſermens, ton innocence... Je te tends les bras & je frémis ; mes tranſports me brulent & me glacent ; je veux fuir & je ſuis près de ſuccomber. Quoi, malheureux ! me ſuis-je écrié d'une voix étouffée... Je ramaſſe toutes mes forces ; je m'arrache de ce lit dangereux & je ne puis. La frayeur me ſaiſit ; & la crainte de devenir coupable, m'emporte enfin loin de toi ; mais comme d'une incendie, à moitié conſumé, & traînant à ma ſuite des torches dévorantes.

Rentré dans ma chambre, je n'y trouve qu'un lit de feu ; je

m'y roule, je m'y agite, je ne puis y trouver de repos. Depuis ce moment toutes les ſituations me ſont également douloureuſes, & l'air que je reſpire eſt enflammé. Encore ſi je pouvais pleurer ; mais je ne trouve ni pleurs ni plaintes ; mes yeux ſont brulés, & mes lévres tremblantes, & la paſſion comme une ſoif ardente a deſſéché ma bouche.

Voilà d'où vient ce regard abbatu, ces mots entrecoupés, ce ſilence ſombre & cet air qui t'effraye. O ma Lucile ! que je ſuis malheureux ! ce matin tu me demandais ce qui pouvait donc me troubler ainſi. Vois ſi je pouvais alors te le dire. O Lucile ! que vais-je devenir ? Dis-le

moi donc, ſi tu ne veux que j'expire. Tiens, me voilà prêt à tout faire; tu peux diſpoſer de moi; fais-en ce qu'il te plaira. Quoiqu'il m'en coute, j'obéirai; je te le promets, il n'eſt rien que je ne faſſe pour guérir.

De Lucile a Doligni.

Je ne puis vous diſſimuler mon mécontentement. J'ai trop ſujet de me plaindre de vous. Vous n'avez pas du entrer dans ma chambre ſans mon aveu ; c'eſt à vous une témérité impardonnable ; & vous m'avez manqué d'égards. Ce n'eſt pas tout, vous avez fait encore injure à mon pere. Vous avez inſulté chez lui un hôte généreux ; l'amitié & la confiance ſe trouvent trahies.

Si je ne vous regardais la moitié du tems comme un inſenſé qui perd la tête, d'après la maniere dont vous vous comportez, je me verrais forcée de

prendre avec moi-même le parti le plus violent. Doligni, je ne vous réverrais de ma vie. N'affectez point de trouver toujours dans l'amour une excuse à tout ce que vous faites. Il n'eſt pas vrai que, l'Amour puiſſe jamais, engager à manquer d'égards pour ſa maitreſſe; celui qui ſait le mieux aimer, eſt l'amant qui l'honore & la reſpecte davantage ? Mais en voilà trop ſur ce que vous ſçavez aſſez. Quelque ſenſible que je ſois à une démarche auſſi téméraire, je veux bien l'être encore plus à vos peines.

Voyez, homme imprudent, comme vous êtes toujours puni de ce que vous oſez ſans l'aveu

de votre Lucile, comme tout ce qui n'eſt pas honnête, entraîne toujours des ſuites funeſtes. Pouvait-on être plus heureux que vous ? Vos jours étaient une jouiſſance continuelle de ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Il n'eſt point de félicité plus parfaite, & il ne tenait qu'à vous de la prolonger. Vous pouviez enchaîner des jours fortunés à des jours fortunés, & avancer toujours heureux vers le terme d'un himen déſiré.

Amant cruel ! Que tu connais peu toutes les peines dont tu affliges mon cœur ; mais t'en ſoucias-tu jamais ? Que m'ont donc ſervi tous mes ſoins ? ce ſont toujours de nouvelles fureurs !

Mais pourquoi toutes ces plaintes ? Il ne s'agit actuellement que de s'éloigner. Oui, mon bon ami, nous ne ſommes pas bien enſemble ; il faut ſe ſéparer pour quelques jours ; il n'eſt pas ſage que tu reſtes davantage. Je ne m'autoriſerai point de ton imprudence ; encore moins des droits que tu m'as *donnés. Il en* eſt de plus chers à mon cœur ; & je n'en aurai jamais d'autres avec toi. C'eſt au nom du plus tendre amour & par les pleurs qui mouillent ce papier, que je te prie, mon bon ami, de t'abſenter ; en l'état où tu es, tu ne peux demeurer ſous les yeux de mon pere. Notre retour à la ville ſera dans trois jours ; le terme n'eſt

pas long. Va, mon cher ami; rejoindre ma Julie & nous attendre. Il ſe préſente, par le plus heureux hazard, le prétexte le plus naturel de partir avant nous, ſans qu'on le remarque. Ce bon vieillard qui pluſieurs fois avait imploré ma bienveillance, afin de t'intéreſſer pour ſon fils, vient de revenir encore. C'eſt demain que ſe tirent ces terribles billets qui amènent la paix ou la guerre aux pauvres payſans qu'on inquiette ſans ceſſe. De quatre enfans c'eſt le ſeul qui lui reſte, & ſes mains défaillantes ne ſont plus en état de cultiver ſon champ. Il n'y a pas, je crois, de loi qui puiſſe condamner juſtement ſon fils à aller tuer des

hommes au lieu de nourrir ſon pere ; mais il redoute un ennemi dans ſon juge, & il pourrait être ſacrifié. Puiſqu'il ſe commet une injuſtice contre lui, c'eſt un devoir de le défendre, & un prétexte pour toi de partir auſſitôt.

Va, mon cher Doligni, que ce jeune homme n'abandonne pas, s'il ſe peut, ſa chaumiere ; qu'il nous y béniſſe long-tems auprès de ſon vieux pere. Je ſçais tout ce qu'il va t'en couter, mais penſe quelquefois à un cœur auſſi ſenſible, auſſi déchiré que le tien, & qui partage tes peines. Cependant je me conſole un peu en t'envoyant faire du bien ; car je ſçais que lorſ-

qu'on eſt bien malheureux, c'eſt un grand ſoulagement d'avoir une bonne action à faire.

De Doligni a Lucile.

Enfin me voilà donc délivré d'un devoir & d'un monde également haïſſables. Rendu à moi-même & dans la ſolitude de mon appartement, je ne ſens au moins ni méchans ni importuns au tour de moi; & grace au ciel, je n'ai plus que moi-même à ſupporter. Mais je ne devais point écrire, je me l'étois juré; je ne le voulais point enfin. Hélas! ſçai-je encore ce que je veux; & puis je le ſçavoir, fai-

ble & tourmenté comme je le ſuis ? Cherchant & ne trouvant point de ſoulagement au mal qui me tue, j'erre en mes penſées comme un homme en délire. Ciel ! quelle honte ; mon état eſt celui d'un enfant qui ſouffre ; oui ! l'Amour m'en a donné l'impatience & la foibleſſe ; faut-il qu'avec cette paſſion inſenſée, je me ſente capable de tout, & que je ne puiſſe rien ſur elle. Ma force eſt toute entiere contre moi ; mes efforts ne ſervent qu'à m'abattre ; c'eſt envain que je veux me relever ; tous mes ſens me r'entrainent ſur le trait dont je ſuis déchiré, & m'y tiennent accablé. Je périrois plutôt que de ſurmonter le charme du poiſon

fatal qui anime & consume ainsi tout mon être....

Que je sois éprouvé par de grandes passions, disois-je, ou que mon cœur soit à l'abri de leur tourment, quoiqu'on publie de leur fatalité, ma raison sera toujours à moi. Il est une sorte de liberté que je n'aliénerai jamais .... insensé que j'étais, & je me croyais sage!... Regarde-toi donc, malheureux, & cherche cet être libre, raisonnable : un mot, un geste, & tu vas faire des extravagances; que dis-je? Je commence à douter si le crime même te serait encore impossible ... mais pourquoi ne rends-je pas compte des ordres qu'on m'a donnés?

Je croyais n'avoir affaire qu'à un homme dur & vain ; mais c'eſt le plus injuſte & le plus mépriſable. Je lui redemandai ce jeune payſan au nom des droits les plus ſacrés ; je lui montrai le vieillard accablé de travaux & d'années ; ce ſpectacle attendriſſait l'aſſemblée. Lui, incapable d'un ſentiment, ne m'a répondu que par les politeſſes les plus viles. Mais j'ai eu la joie de le voir devenir à l'inſtant l'objet de la haine univerſelle. Les cœurs ne pouvaient aſſez déguiſer leur peine & leur averſion ; mais le ſien ne ſent ni le mépris ni l'injuſtice.

Toi, ô jeune homme, que j'ai vu embraſſer ſi tendrement

ton pere ! je te remercie ; tu m'as fait un grand bien. Si je rencontrais ſouvent des hommes comme ce vil fripon, je haïrais bientôt mon ſemblable. Toi, tu m'as appris à l'aimer ; tu m'as réconcilié avec la vie & les hommes.... Comme il prenait les mains de ce bon vieillard ! elles mendieraient du pain, diſait ce fils, & les miennes verſeraient du ſang !... Et cet homme inſenſible qui préſidoit au ſort, n'avait ſur les lévres que le ſourire d'une ironie amere. (1) Il

(1) Voici l'endroit de l'ouvrage qui me perſuaderoit davantage que ces Lettres ſont controuvées. Cet être ſi odieux me parait purement allégorique.

allait faire deux malheureux, & il avait l'air de ſe rappeller une ancienne haine, & de goûter les plaiſirs de la vengeance... Le hazard a trompé ſa joie affreuſe, & le jeune homme & ſon pere ſont retournés vers leur cabane, ils ſe ſeront montrés à vous dans le tranſport de leur cœur & de leur reconnoiſſance...il n'y a plus que moi de malheureux.

J'ai vû votre amie ; mais ſa préſence ne m'a point conſolé. Tout ce qu'elle a pu me dire, n'a fait qu'aigrir ma douleur ; & je l'ai quittée promptement. J'ai quitté également mon pere, ma ſœur, ma mere, & je ſuis venu me renfermer avec moi-même.

De Doligni a Lucile.

C'est dans l'ombre, au milieu de la nuit, lorsque tout se détache de nous, quand l'obscurité nous a de toutes parts isolés, que l'Amour, l'Amour furieux aime à dévorer sa proie. . . . Je n'ose plus approcher de ce lit, ses voiles brulent, ses coussins m'agitent.... dans les ténébres, mon imagination & mes sens plus allumés, amour, funeste amour, servent mieux tes cruelles perfidies. Illusions brulantes, puisque vous durez si peu, pourquoi venez-vous sans cesse recommencer mon tourment ? Sans l'avoir possé-

dée, vous ne laiſſez que le regret de l'avoir perdue ; mes deſirs s'en irritent, & j'en ſuis plus malheureux & plus inſenſé...

Elle était avec moi ... je la voyais ... je lui parlais ... jamais elle ne fut ſi belle, elle ne me fut ſi favorable. Lucile, où as-tu fui ?.. Pour me plaire, elle ne s'était qu'à demi parée ; ſa bouche me ſouriait voluptueuſement ; elle laiſſait badiner mes mains avec les boucles amoureuſes de ſes cheveux ; elle abandonnait à mes careſſes les contours délicats d'un bras plus blanc que le plus beau lit ; ſes nœuds rompus, laiſſoient ſon ſein en proie à mes yeux avides.

O reviens, chere amante; revenez images adorées ... que mon imagination les rapporte & les entretienne ſans ceſſe ſous mes yeux.... Ah! Lucile, que ſur cette gorge tendrement agitée, mes mains ſeraient amoureuſes! Quelles formes enchantereſſes! Que je ſuis jaloux de la gaze qui les couvre... Lucile, je donnerais mille vies pour y toucher du bout des lévres.... Mais quoi! Tes yeux ſont ſans courroux. Tu ſouris: quel ſouris céleſte?.. Chere amante, reçois ce baiſer... Dieux, quelle volupté coule de tes lévres? Ah! Lucile, encore... Hélas! encore... Amour, je m'aban-

donne à toi, je reſſens ta puiſſance, & tout le charme de ton ivreſſe a paſſé dans mes ſens....

Lucile, ton pauvre amant en perdra la tête. Tu as cru guérir ma folie, en m'écartant de toi, & tu n'as fait que l'exalter davantage. Entouré de tout ce qui t'appartient, je ne vois, je ne reſpire ici que mon amante... Le fichu dont tu m'as fait préſent, & que je garderai toute ma vie, reçoit mille baiſers, & ma bouche s'y colle avec fureur. Il me repréſente ſans ceſſe ces figures adorables qu'il cachait à mes yeux jaloux ; je crois y ſentir encore de tendres palpitations. Tous mes ſens en ſont amoureux ; ſon toucher les rem-

plit de joie, ils en deviennent plus furieux, & mes peines s'en augmentent. Mais je ne puis... je ne puis réſiſter au charme qui me poſſede. Lucile, Lucile, ayez pitié de moi. Plus mes forces s'épuiſent, plus ma paſſion s'irrite ; mon délire augmente à raiſon de ma faibleſſe : mes organes plus deſſechés, ſont plus inflammables. Mon imagination épuiſe mon corps. Cet épuiſement exhalte encore mon imagination, & je ne vois point de terme où je puiſſe m'arrêter. Cependant je péris, mon être ſe diſſout & ſe conſume... Eh ! c'eſt toi, Lucile, c'eſt toi qui me fais mourir.

Accablé de mon déſeſpoir, & fatigué de mon délire, j'ai été mille fois impatienté de l'idée de me ſauver auprès de toi, & mille fois je l'ai repouſſée avec violence. J'ai promis de reſter, tu l'as voulu ; je mourrais plutôt que de déſobéir. Hélas ! c'eſt ainſi, femme ingratte, que j'ai toujours agi avec toi, je t'ai toujours tout ſacrifié. *Déſirs*, tranſports, j'ai tout étouffé. Je t'ai parlé quelquefois comme un forcené, & j'ai pourtant toujours agi comme un être dépouillé de ſes ſens ; enfin je t'ai laiſſé régner ſur moi à ta volonté. N'était-ce, hélas ! que pour m'en repentir ? N'aurais-je forcé ſi ſouvent l'Amour à ſe

détruire que pour te perdre, ou pour être éternellement la proie d'un amour malheureux, & mourir ta victime, après t'avoir si tendrement aimée ?

De Lucile a Doligni.

Il faut absolument, mon bon ami, que nous changions notre maniere de vivre ; il est impossible qu'en présence de ma mere, nous nous voyions si souvent ; & pour nous-mêmes, nous ne devons pas nous souffrir sans cesse l'un avec l'autre. Je puis voir tous les jours Dormond, je recevrai par lui, l'hommage de votre cœur, il vous rapportera les vœux de votre Lucile, &

l'ami remplaçant ainſi l'amant & la maitreſſe, ſans s'expoſer au danger d'être continuellement enſemble, nous n'éprouverons ni les ennuis, ni le tourment de l'abſence.

Si ce ſacrifice vous paraît dur, c'eſt à vous-même, mon bon ami, que vous devez vous en plaindre. Vous m'avez mis dans la neceſſité de l'exiger; dans l'état d'aliénation où vous êtes, il ne me convient pas de vous recevoir; & ſi vous continuez de m'outrager dans vos Lettres, il faudra auſſi les interrompre. J'ignore quelle idée vous avez pris de moi, mais je ſçais qu'il a été un tems où vous n'auriez oſé m'écrire ainſi. Penſeriez-vous

n'avoir plus de ménagemens à garder, & parce que je vous aime, & que j'ai bien voulu vous en donner quelques témoignages, auriez-vous cru que ma réſiſtance & ma délicateſſe ſont vaincues, & que vous pouvez vous tout permettre. Je vous avertis que quelque ſoit l'amour que vous m'ayez inſpiré, il n'a banni de mon cœur ni la décence, ni la pudeur, & qu'en ma préſence ou dans vos Lettres, il faut vous décider, entre le choix de reſpecter votre amante, ou de ne la jamais revoir.

Je ſçais qu'il y a des hommes, aſſez injuſtes, aſſez vils, pour ſe faire du ſentiment qu'ils inſpirent, un droit de mépriſer leur

maitreſſe ; je ſçais qu'il en eſt d'autres aſſez lâches pour chercher à l'avilir, afin de ſe la rendre moins ſévère ; je ne vous crois pas de ce nombre, mais ſi jamais de pareilles idées pouvaient s'arrêter dans votre eſprit, j'en ſerais bientôt avertie par mon cœur ; il faudrait bien alors, que l'inclination cédât au devoir. Toutes les fois qu'il s'agit de l'honneur, ſachez, quelles que ſoient les diſpoſitions de mon cœur, que je ne ſais point compoſer avec moi-même, & que je ne diſputerai jamais avec ma vertu. Il faut, mon tendre ami, que l'hommage & le culte que vous rendez à l'idole de votre cœur, ſoient purs, pour être acceptés ;

ſi l'amour le plus chaſte ne les peut avouer, je les rejette avec dedain, & m'en offenſe même, comme d'une injure groſſiere.

Je ne crois pas votre cœur complice de vos ſens; je mets ſur leur compte, toutes les folies & les extravagances de votre paſſion. Voyez néanmoins le tort que vous vous faites dans l'eſprit de votre Lucile; vous n'en êtes pas moins aimé, mais vous avez perdu ſa confiance, vous l'avez privée du commerce le plus doux. Le plus tendre amour a dans ce moment les triſtes effets de la haine; il inſpire des craintes, des ſoupçons, je dis plus, des regrets: vous m'accoutumez à vous regarder com-

me un homme dangéreux; je n'oſe plus m'abandonner à mon cœur, me livrer à ſes tendres inſpirations; je me redoute, je me fuis dans la crainte de vous; je me veille avec une défiance cruelle. Cet état de gêne & de contrainte, rend pénibles tous les ſentimens dont vous êtes l'objet; & ſi je n'en aime pas moins, je ne goûte plus autant de plaiſir à aimer.

Je n'ai parlé juſqu'ici que du bonheur de votre Lucile & des égards que vous lui deviez; mais pour vous-même & pour votre propre félicité, n'avez-vous pas dû faire ceſſer plutôt cet état violent?... Auriez-vous déjà oublié combien étaient fortunés ces jours que nous paſſions à la cam-

pagne ?.. Doligni, pouvions-nous être plus heureux ? Cependant en quoi consistait ce bonheur ? Une promenade solitaire, une lecture intéressante, un entretien tendre, des caresses, des amitiés innocentes : c'étaient là tous nos plaisirs, & nous ne désirions rien, nos cœurs étaient pleins, la joie & le contentement charmaient tous nos momens. Tel est le privilege de l'innocence & de l'Amour réunis, ils offrent de concert un bonheur continu, des plaisirs qui ne s'alterent jamais, & qui ont toujours le charme de la nouveauté.

Crois-moi, mon tendre ami, nous jouissions alors de la vraie

félicité ; tout ce que tu veux mettre à la place ne la vaudra jamais. Au nom du plus tendre amour & des douceurs qu'il nous fit goûter, tant que nos cœurs furent innocens, retire donc ton ame de ce tumulte des ſens où elle s'eſt égarée, reviens à nos douces affections. Doligni, rends-moi ton cœur, rends-moi mon généreux amant. Ta paſſion vaincue une ſeconde fois, deviendra une ſource nouvelle de plaiſirs nouveaux, & notre amour s'enrichira encore d'une foule de ſentimens inconnus.

Tu ſçais déjà comme on ſe plaît à ſoi-même, quand on en a triomphé, comme on s'aime

dans le bien qu'on a fait, combien le ſouvenir & le ſentiment nous en ſont chers; ce n'eſt plus comme tu me l'as ſouvent repeté, ce goût oiſif & ſtérile qu'on avait pour ce qui eſt honnête; c'eſt alors qu'on peut dire que l'ame épouſe la vertu, (ce ſont vos paroles, Doligni;) elle y devient active comme les deſirs qu'on lui a ſacrifiés, & donne de plus grands plaiſirs que la paſſion même dont les jouiſſances laiſſent toujours après elle les regrets & les inquiétudes; c'eſt votre morale, mon bon ami, que je vous repete, c'en eſt juſqu'à l'expreſſion; voici le moment de vous en faire l'application, & de mettre votre conduite d'accord avec vos principes.

Cher amant, ſi je te prive de la préſence de ta maitreſſe, tu dois me le pardonner; cet effort coûte aſſez à mon cœur. S'il te reſte une faible lueur de raiſon, tu dois comme moi, en ſentir la néceſſité. La ſituation où tu te vois, t'explique aſſez pourquoi je veux te tenir éloigné de ce que tu as de plus cher. Il faut bien écarter un inſtant de tes yeux tous les objets qui pourraient entretenir le malheureux delire de tes ſens. Loin de tout ce qui pourrait encore irriter ta ſenſibilité, & prenant dans le cœur d'un ami, les ſentimens que j'y aurais dépoſés, ils paſſeront dans le tien avec plus de douceur; les conſeils, la préſence

d'un ami, ſçauront mieux amollir ton ame, que tout ce que je pourrais te dire. L'amitié plus ſage, plus touchante peut-être que l'amour, y fera mieux paſſer la tendre perſuaſion. Dans ces doux entretiens, tu retrouveras tes larmes; l'attendriſſement rendra ton cœur à la tendreſſe, & tu reviendras alors près de ta Lucile expier tous les chagrins que tu lui a cauſés.

De Doligni a Lucile.

A qui donc m'adreſſer dans ma douleur ? A ma maitreſſe ?... Mais ne me fuit-elle pas ? veut-elle ſeulement me voir ? on dirait qu'elle s'effraye de l'amour qu'elle m'a donné ; & la cruelle s'en offenſe comme d'un outrage. Mon pauvre ami eſt preſqu'auſſi triſte que moi ; & puis ceux qui ne ſavent qu'être malheureux, excedent à la fin..... Eh ! qui pourrait me ſupporter ? Que je ſuis à plaindre ! Juſte Ciel ! pourquoi ſuis-je né ? Ou pourquoi ai-je apporté à la vie un cœur & des ſens brulés de tant de paſſions. Que n'ai-je rampé ſur la terre inſenſible comme

la plûpart des hommes; il ne m'aurait pas fallu haïr à la fois mon pere & mon Amante..... & ma mere, ma mere auſſi, qui me dit mon fils, mon fils, & qui m'immole; elle verſe des larmes & veut mon malheur.. Que pretendent-ils donc, elle & mon pere? m'unir à une femme que je hais. La mort plutôt, la mort. Parents cruels, que j'aime trop pour mon ſupplice, que vous connaiſſez peu tout l'amour qui brule dans mon ſein! vous épuiſeriez mon ſang goûte à goute avant de tarir la ſource des feux qui me conſument.

Et toi (1) fille odieuſe, qui acceptes cette union abhorrée, tu

(1) On voit qu'il s'agit de la maudite couſine.

oſes entrer ſans amour au lit des époux ! tu ne rougis pas de prophaner le plus ſaint des nœuds & de deshonorer la couche nuptiale. Tu te montres la plus vile de toutes les femmes, mais je te prédis le ſort le plus affreux. Tu ne te ſeras pas plutôt donnée ou vendue que tu te verras mépriſée ; tu appartiendras à ton époux, & tu ne le poſſederas jamais, pas même au milieu de ſes jouiſſances; car jamais tu n'auras ſon cœur; tes faveurs offertes ne trouveront bientôt que des refus ; tes beſoins & tes careſſes ne pourront charmer la ſaciété, & le dégoût. Et tu finiras par éprouver les dédains & les mépris prodigués à

ces femmes qu'on achette pour un peu d'or....

Mais ce qui m'étonne le plus c'eſt ma mere; la plus pieuſe & la plus chaſte de toutes les épouſes, veut engager ſon fils dans des liens honteux, & lui faire contracter une union que le cœur ne peut avouer. Quelle contradiction? Mais une biſarrerie non moins étrange, c'eſt qu'il n'entre pas même dans la tête de mon pere, que je puiſſe m'oppoſer à mon malheur. Lorſqu'il ne s'agit que de moi, il prétend ne conſulter que lui. Il ſait que mes jours lui ſont ſacrés, qu'il n'ôſerait y attenter; cette idée ſeule l'épouvanterait, & ce n'eſt rien pour lui d'anéantir mon cœur,

& de me ravir ma liberté. Que m'importe qu'il me laiſſe la vie, s'il m'ôte ce qui me la fait ſupporter ?.... O! funeſtes parens ; que vous êtes cruels !...

Ils ne parlent que du reſpect & de l'obéiſſance qui leur ſont dus... Du reſpect & de l'obéiſſance, & ils ſont ſans amour & ſans entrailles !.. Les voilà tous ces peres !! Quoiqu'*il en coute, il* faut aſſervir ſon ame à leurs idées & à leurs fantaiſies, ou bien ils vous traitent en tirans, & vous êtes encore des fils rébelles. Oui, ce ſont ſouvent nos plus cruels ennemis.

Tout cela me jette dans l'accablement. Des emportemens de l'indignation & de la colere, je

me ſens tomber par dégrés dans un ſommeil léthargique ; un froid déſeſpoir a bientôt glacé mon ame, mon annéantiſſement & ma ſtupidité reſſemblent au repos... mais que la paix eſt loin de mon cœur ! Je commence à m'effrayer moi-même, je touche à une inſenſibilité qui peut ſe livrer aux plus violents excès ; & je ne ſais plus ce dont je ne ſuis pas capable. O ! vous que, malgré vos rigueurs, j'ôſe encore implorer, ne vous laiſſerez-vous point toucher ? avez-vous réſolu de ne me plus ſouffrir ? Suis-je abandonné ? Ah ! permettez..... permettez au moins que je vous revoye encore une fois, & que je meure à vos pieds.

De Lucile a Julie.

JULIE, viens donc me voir ; jamais ta pauvre Lucile n'eût tant beſoin de conſeils ; jamais les ſoins d'une tendre amitié ne lui furent auſſi néceſſaires. Je ſens que ma raiſon s'égare ; & ſi tu m'abandonnes je ne ſçais ce que je deviendrai ; je ne ſuis plus à moi : une grande émotion eſt au fond de mon cœur ; ce trouble inconnu me cauſe des frayeurs mortelles, & ces frayeurs augmentent à leur tour mon égarement ; je ſuis obſédée de craintes, & lorſque je veux me plaindre à moi-même, je ne ſçais quelle voix intérieure me

fait des reproches, me condamne & me déſeſpere.

Je commence à ſentir à combien de fautes expoſe une premiere imprudence? Je ne croyais pas m'embarraſſer dans tant de malheurs; mais je le vois bien; Le Ciel eſt juſte. Je ne m'appartenais pas, je n'ai pas dû me donner, il fallait au moins conſulter mes parens, & obtenir leur aveu. L'oubli d'une obligation auſſi ſacrée a du m'égarer; je n'ai eu ni la timidité ni la crainte de mon âge. La volonté de mes parens était la ſeule régle que je devais me propoſer de ſuivre, & j'ai oſé me charger du ſoin dangereux de me conduire, j'ai

uſurpé le pouvoir que la nature leur avait donné ſur leur fille; & j'en ſerai punie..... Ma chere Julie, ce ſera trop de confiance en moi, qui m'aura perdue; la ſource de toutes mes fautes, ſera dans ma témérité.

Je n'ai pas été aſſez allarmée de ma premiere imprudence; mais ſçavais-je alors qu'une faute renferme toujours le germe d'une nouvelle faute? Que ſe permettre le moindre écart, c'eſt s'engager dans une route ſémée de précipices: hélas! & par un malheur qui devrait inſpirer bien de la méfiance aux perſonnes de mon âge, ce n'eſt que ſur cette pente fatale, qu'on s'apperçoit de tous

tous ſes dangers, & qu'on en ſent ſouvent la rapidité.

C'eſt ce que ſouvent me répétoit mon pere : le bien & le mal ſe touchent de près, mais ne ſe concilient jamais. Sitôt que j'eus donné mon conſentement à une paſſion blamable, la diviſion ſe mit entre mes devoirs & mes penchans ; il ne fut plus poſſible de les accorder : mon goût pour ce qui eſt honnête, ne préſerva plus des ſéductions du vice ; & ſi je ne m'y livrai jamais, j'y cedai preſque toujours, avec la plus ferme réſolution de réſiſter. Voilà, ma chere, ce qui m'épouvante... Je conſidere l'avenir dans le paſſé, & mes frayeurs ſont extrêmes.

"P. S. Il n'y a qu'un moment que Doligni m'a quittée. Il m'avait d'abord écrit ; mais il est arrivé presqu'aussitôt : croiras-tu ce qu'il m'ose proposer ?... de fuir... d'abandonner pour lui, mon pere, ma mere & toi. Dans son emportement (le téméraire) il a osé me dire qu'il m'y forcerait, qu'il m'arracherait de ces lieux, & que ma fatale destinée m'attachait à la sienne... Mais hélas ! Je lui pardonne. Il est si malheureux, & cet outrage n'était encore qu'un excès d'amour. Je l'ai vu presque aussitôt tomber à mes pieds, & ses larmes & son repentir ont assez réparé son offense ; & moi-même, hélas ! je ne me crois pas assez abandonnée

pour entrer jamais dans de pareils deſſeins. Mais enfin, peut-être ne ſuis-je pas auſſi loin du crime que je le penſe. Je n'aborde plus mon pere qu'avec une ſorte de confuſion. Je me trouve embarraſſée en ſa préſence, & je ſens qu'avec toi une honte interieure rend l'amitié même timide & circonſpecte. Enfin, Julie, lorſqu'il me propoſait de fuir, je ne le haiſſais pas aſſez, mon indignation n'était pas tout à fait ſincere, & je ne ſçais ſi mon cœur n'était pas un peu complice.

Ma chere Julie, que tu es heureuſe d'être née avec cette ſenſibilité qui ne connait que les douces affections! Tu feras l'hon-

neur & la joie de ta famille, l'exemple de ton ſexe, & ton pere ne reprochera point au ciel l'enfant qu'il lui avait demandé. O Julie ! ſerait-il vrai que ce malheur.... Viens, ô généreuſe amie ! Je t'attends avec impatience. J'eſpere que ta préſence diſſipera mes craintes. Tu me feras rougir de ma faibleſſe, & tu me rendras ma vertu. Mais auparavant, envoye chez Dormond, & qu'il ſe rende près de ſon ami.

De Lucile a Doligni.

Toi que j'aime & qui veux me faire mourir, homme cruel, quels ſont donc tes deſſeins ? Crois-tu me rendre auſſi mépriſable que tu le deſires ? En aurais-tu ſérieuſement formé le projet ? Malheureux ! Tu t'acharnes à ma perte... Quel que ſoit mon amour, je ne crains rien de ma faibleſſe ; ma vertu me raſſure aſſez ; mais s'il était vrai que, pour me punir d'une premiere faute, le ciel en permit une plus grande ; je ſerais à plaindre, mais que tu le ſerais auſſi !... La déſolation ſerait dans mon cœur ; la honte & le remords l'empoiſon-

ne faient, & j'en ferais couler toute l'amertume dans le tien. Malheureux ! Ce serait alors qu'il faudrait renoncer à ton amour : tes caresses ne feraient plus qu'exciter mes larmes, & ce que tu me trouves de beauté, ces tristes attraits qui me parent encore, se flétriraient comme la vertu le serait dans mon cœur. De ta triste Lucile, il ne te resterait que plaintes, repentir, désespoir, & une femme mourante, plus obstinée dans sa douleur, que tu ne l'es, cruel, à sa perte.

Et que ferais-je à la vie ? Si l'innocence fait tout mon bien, tout le prix & tout le bonheur de ma jeunesse, l'ayant perdue, n'au-

rai-je pas tout perdu, ſans en excepter, ce qui faiſait tout le preſtige de ton amour, & mon plus grand charme auprès de toi ? Comment ſouffrir cet état d'aviliſſement ?... Non, je ne voudrais plus que mourir. Mais toi que j'ai tant aimé, & que je laiſſerais ſi jeune à la vie, que deviendrais-tu ? Et quel ſerait l'excès de ta douleur ! En pleurant ta Lucile, tu porterais encore au fond de ton cœur, le triſte ſentiment qu'elle ne ſerait plus, parce qu'elle t'aurait trop aimé, & qu'elle t'aimerait encore, homme cruel, ſi tu l'euſſes voulu. Malheureux, que deviendrais-tu ? Où fuirais-tu ? Comment échapper à une ombre importune &

plaintive ? Et mon pere, ma Julie . . . . Comment ſupporterais-tu le regard de mon pere, & les plaintes ameres de ma Julie ? Comment reſter dans des lieux ſi pleins de ta maitreſſe, où tout te rappellerait ſon ſouvenir & ſon image. Il te faudrait donc fuir, & quitter ce ſéjour où nous nous ſommes tant aimés ; & les cendres de ces deux amans qui devaient être unis à jamais, ſe fuiraient & craindraient même de repoſer enſemble.

Oh ! mon bon ami, écarte ces triſtes idées, & chaſſe ces noirs fantômes de mon imagination, rétablis le calme dans tes ſens, & ne cherche point à porter le

trouble dans les miens. Sois généreux, & protege ma faibleſſe, au lieu d'en abuſer.

Si tu veux y réfléchir, les prieres de ta Lucile toucheront ton cœur, & tu ne le fermeras point à la voix de ma tendreſſe. Penſe ſouvent, Doligni, que le plus grand charme de la paſſion, n'a qu'un moment, & que le remords qui la ſuit eſt éternel.

De Lucile a Julie.

Ma mere & mon pere venaient de ſortir, & ſurement ils n'étaient pas encore chez toi, ma bonne amie, lorſque le malheureux Doligni, pâle, & les yeux égarés, eſt arrivé. Je preſſentis que c'était encore de nouveaux malheurs dont il s'agiſſait; je ne m'étais pas trompée. Mon pere, m'a-t-il dit, vient de m'annoncer que c'eſt après demain qu'on doit me préſenter à Mademoiſelle Neumeſnil *. —

* Nom de la couſine.

Ah ! Doligny ! & qu'avez-vous répondu ? » — Sur quelques re» préſentations, cet homme vio» lent s'eſt emporté juſqu'à la » fureur. Mais comme rien n'en» hardit tant que l'injuſtice, j'ai » oſé lui ſoutenir qu'il n'en ſe» rait rien. « — Ce pere dénaturé n'a pas frémi de porter la main ſur ſon épée. Ce pauvre Doligny s'eſt jetté à ſes pieds. — » Mon » pere, lui a-t-il dit, donnez» moi la mort, mais ne me for» cez point d'épouſer une femme » que je ne pourrai jamais ai» mer. « — Il lançait des regards furieux ſur lui ; & déjà ſon malheureux fils s'apprêtait à voir couler ſon ſang ſous ſa main meurtriere ; mais il eſt ſorti en

frémiſſant, & lui ordonnant d'aller trouver ſa ſœur & ſa mere... Ce ne furent plus des ordres, des fureurs, des emportemens qu'il fallut combattre, mais les larmes d'une tendre mere, & les prieres d'une ſœur. Je n'en puis plus, a-t-il ajouté, j'en ai le cœur & la tête également malades.— Il me demandait ce que je voulais donc qu'il fit. Hélas! qu'en ſçais-je, moi?.. Je voudrais bien ne te pas rendre malheureux, lui ai-je répondu en pleurant. Et lui me ſaiſiſſant dans ſes bras : — Oſe donc m'aimer, oſe donc me ſuivre. — Te ſuivre, malheureux! où? — Où l'amour & le déſeſpoir nous conduiront. — Comme je me révoltais & m'indignais contre ce

qu'il oſait encore me propoſer ; le cruel s'eſt précipité à mes pieds, & s'eſt collé la face contre terre ; j'ai craint de le voir expirer à mes yeux ; un inſtant j'ai cru que ſes ſanglots allaient l'étouffer ; j'en ai jetté un cri de douleur. Agathe eſt accourue à mon ſecours, & m'a reçue preſque évanouie dans ſes bras. C'eſt dans ce moment même que ſont arrivés mon pere & ma mere. Mais heureuſement ils ſont montés tous les deux dans leur appartement, ſans s'informer de leur fille.

Mes chers parens ! hélas ! faut-il que je les afflige ! Comme ils ſont triſtes depuis quelques tems ! je vois qu'ils ont des inquiétudes

ſur ma ſanté, & qu'ils s'en entretiennent en ſecret; ma mere me queſtionne, & la tendreſſe attentive de mon pere m'obſerve ſans ceſſe. Je ne ſçais même s'ils ne ſoupçonneraient point le mal qui me tue; mais qu'ils ſont loin d'en deviner l'auteur, il n'y a que toi, ma chere, qui le connoiſſe & qui ſache combien je ſuis à plaindre.

Doligni ſe promet d'avoir encore un entretien avec ſon pere, il conſerve encore l'eſpérance de le pouvoir fléchir. Il a tant verſé de larmes, qu'il a pour lui ſa mere; elle lui promet de tout employer, pour lui gagner ſon pere. Dans le délire de ſon cœur, le pauvre Doligni croit qu'il eſt

possible de toucher cette ame impitoyable ; plut au ciel, ma chere Julie & qu'il m'en eut coûté la moitié de la vie ! Mais je ne l'espere plus ; je t'instruirai fidelement de tout ce qui se passera entre Doligni & son pere.

Doligni a Lucile.

C'en eſt fait, ma chere Lucile, & je n'ai que le tems de te dire adieu. Mon pere!..... Le cruel... Avec quelle barbarie!... Ni ma mere, ni ma ſœur n'ont pu le fléchir. C'en eſt fait, & j'ai perdu tout eſpoir. Il ne nous reſte que celui de voir *finir* nos tyrans avant notre amour... mais cependant ta jeuneſſe va s'uſer dans les larmes & la mienne dans l'horreur d'une triſte priſon. Nos jours vont s'écouler dans l'ennui & la triſteſſe : abſens l'un de l'autre, une ſolitude effrayante va regner autour de nous... Chere Amante, où es tu?.. Lucile je

ne te verrai donc plus, je ne t'entendrai plus... O Ciel! de quoi donc me punis-tu?..... Mais pourquoi ce déſeſpoir?... Ma chere Lucile, par ces larmes & par toute ma tendreſſe ne te livre point à l'excès de douleur. La douleur eſt meurtriere. Je te jure encore une fois un amour éternel. Toi, jure-moi de conſerver ta vie, pour me conſerver mon Amante.

Tu te rappelles ces lieux que nous diſions ſi charmans, ou près Dragey, la nature renferme des eaux ſalutaires : tu te ſouviens de ce rocher fameux (1) où l'homme s'eſt laſſé à monter des

(1) Mont St. Michel.

fers pour l'homme. Eh ! bien, c'eſt ſous ces voûtes iſolées, ſur le roc déſert, qu'on ſe propoſe d'enchaîner ton malheureux Amant... Mais encore une fois ne te laiſſe point aller au déſeſpoir. Pourvu que tu ne livres point ton cœur à la déſolation, je puis tout ſupporter... ſouffrir pour toi n'eſt rien pour ton Amant, pourvu *que tu l'aimes*, & que tu me conſerves la plus chere moitié de moi-même.

J'envoie cette lettre chez Dormond, & tu la recevras de ſes mains. Je ne puis plus t'écrire; il ne me reſte que le tems de me recommander à ta tendreſſe & de te jurer un attachement éternel.

De Lucile à Julie.

Quoi, Julie, c'eſt moi, c'eſt ma funeſte paſſion qui lui ravit le jour, la liberté; qui le condamne enfin à la vie des coupables; & tu blâmes mes larmes, tu voudrais que je fuſſe plus raiſonnable.... Fatale tendreſſe... Amour funeſte!.. Julie, ma chère Julie, aye pitié de moi.

Toute la nuit, j'avais eu des ſonges affreux. Souvent je me réveillais baignée de larmes, & de triſtes images erraient autour de moi dans les ténébres : ce matin à mon réveil j'étais triſte, inquiéte; mon âme était plaintive; c'était ce malheur que je préſſentais.

Mais, Julie, de tant de loix que les hommes ont faites, n'en connais-tu point qui s'intéreſſent pour nous ? N'eſt-ce donc rien que le malheur de deux Etres ? Leur bonheur ne mérite-t-il pas qu'on les protége ? Eſt-ce qu'il ne ſerait point un tribunal Auguſte, où un fils put défendre avec décence ſa vie & ſa liberté contre un pere barbare ? Un ami n'a-t-il pas le droit de reclamer un ami ? Eh ! s'il ne faut que le nom & la voix d'une Amante, ma timidité vaincue céde à mon amour, je cours, je vôle, je ſuis prête à faire un aveu public de ma tendreſſe ; mais ce ſont les hommes qui les ont faites ces loix ; elles ſont barbares, elles ſont injuſtes comme eux.

Que faire, ma chere Julie; Que faire donc? Ne ſerait-il plus poſſible de fléchir cet inexorable pere? Moi, je conſens à tout... Qu'il me laiſſe, qu'il épouſe ma rivale, qu'on ne l'emmene point, qu'on ne l'enferme point dans cet affreux ſéjour. Cette idée m'eſt trop horrible. Julie, cours chez Dormond, il eſt peut-être encore un moyen de ſauver Doligni; je veux au moins lui faire parvenir mes dernieres reſolutions. Que Dormond, s'il peut lui parler encore lui diſe que, pour prix de mon amour, je le conjure de m'oublier.... Qu'il ait pitié de moi.... Qu'il lui diſe que je demande à être ſacrifiée.. que je le veux: vole

Julie.. Il n'eſt point de chagrins que je ne préfére au tourment d'avoir fait le malheur de ſa vie.

Mais les cruèls m'auront peut-être prévenue. S'ils l'entraînaient en ce moment!... Mon pauvre ami!... Tirans de ma vie, arrêtez, ayez pitié de moi, arrêtez un moment, ou m'entraînez avec lui; donnez-moi, cruels, donnez moi des fers. Je ne demande que la grace de pleurer avec lui, d'être malheureuſe s'il le faut, le reſte de ma vie... Doligni! mon pauvre ami!.. Ah! barbares, C'eſt pour toujours peut-être qu'on me l'arrache! & la dernière fois que je l'ai vu, je ne me ſuis pas précipitée ſur lui, je ne l'ai pas ſerré ſur mon ſein!

je ne ſuis pas morte ſur ſon cœur. Hélas! je ne l'ai pas même embraſſé, & pour adieux, il n'emporte pas une larme de ſa Lucile.. Vertu! vain phantôme à qui j'ai tout ſacrifié, tu m'as trompée ; tu m'avais promis de me conſoler & tu ne peux rien ſur ma douleur.. Mais, qu'entends-je ?.. ma mere & mon pere ?..... Comment ? Seraient-ils déjà de retour... ils ne devaient revenir que demain... On me demande, on vient, ciel ! que vont-ils dire ?..... Eperdue, échevelée preſque nue... Mais quoi!... La voix de Doligni... Ciel, c'eſt lui... Il monte.. Dieux.. Je me meurs.

Fin de la premiere Partie.

2895